

Le Folklore Brabançon

histoire et vie populaire



8
R 46
Archives

nombre 1990 Périodique trimestriel

N° 268

LE FOLKLORE BRABANÇON

Histoire et vie populaire

Décembre 1990 - N° 268

**Organe du Service de Recherches Historiques et
Folkloriques de la Province de Brabant.**

Président : Didier ROBER, député permanent.

Vice-Présidents : Francis DE HONDT et Willy
VANHELWEGEN, députés permanents.

Directeur : Gilbert MENNE.

Rédacteur : Myriam LECHÉNE.

**Conseiller
artistique :** Marc SCHOUPPE.

Prix au numéro : 150 F.

Collection 1990 (3 numéros) : 350 F.

Siège : rue du Marché aux Herbes, 61, 1000 Bruxelles.

Tel. : 02/513 07.50

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 00. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. du Service de Recherches Historiques et Folkloriques : 091-0115273-68

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute la correspondance doit être adressée au Directeur.

Il existe une édition néerlandaise du «Folklore Brabançon» qui paraît également tous les trois mois et qui contient des articles originaux. Mêmes conditions d'abonnement.

SOMMAIRE

- Souvenirs d'une bourgeoise. La vie quotidienne au temps des bougies et des lampes à pétrole,
par Yvonne du JACQUIER p. 267
- Types peu connus ou oubliés du folklore bruxelloise et du roman pays de Brabant,
par Maurice DESSART p. 326
- Le pleu de prétention ou droit du premier occupant chez les meuniers d'antan,
par Robert VAN DEN HAUTE p. 330
- Les Mérovingiens et leurs Aïeux,
par J.H. GAUZE p. 336
- Un cabaret jauchois en 1900,
par Gustave VANDY p. 342
- En Brabant roman, le folklore des bois et forêts,
par Maurice DESSART p. 351

Souvenirs d'une bourgeoise. La vie quotidienne au temps des bougies et des lampes à pétrole.

par Yvonne du JACQUIER



Des mémoires ? Allons donc !

Ce serait ridicule. Une petite bourgeoise du XXème siècle a-t-elle des mémoires à écrire ? On laisse cela aux hommes d'état, aux diplomates, aux grands écrivains, aux mémorialistes.

Non, mais peut-être pourrais-je raconter des choses qui, plus tard, intéresseront les gens qui n'ont pas vécu notre époque. Car enfin, je suis née en 1904, le 6 février exactement, à l'aube de ce siècle.

Nous sommes en 1990 et je suis toujours sur terre, ce qui me donne tout de même pas loin d'un siècle d'existence.

J'ai connu le règne de quatre rois : Léopold II, Albert Ier, Léopold III et j'en suis à Baudouin.

J'ai connu des modes de vie très différents. J'étais enfant, certes, à la guerre de 1914-1918, j'avais dix ans. Mais à 10 ans on se souvient et je me rappelle fort bien la vie aimable, agréable de la bourgeoisie dans laquelle j'étais née. Oh, pas la grande bourgeoisie, une bourgeoisie moyenne. Du côté paternel, une ascendance de médecins, notaires, hommes de la terre aussi. Du côté maternel, plutôt des industriels.

Nous menions une vie aisée, sans luxe mais agréable, confortable, avec un certain personnel.

Nous avions un train de vie qui n'était pas négligeable.

Tous les jours se déroulaient dans un train-train facile. Mais la guerre de 1914-1918 a tout bouleversé, tout changé. Et c'est ainsi qu'en moins d'un siècle je me souviens parfaitement de certains événements de mon enfance, non pas des grands, mais de petits événements journaliers.

Mon père était docteur en droit, directeur de prison et mes tous premiers souvenirs remontent, à Mons où mes parents ont habité pendant 4 ans.

Evidemment, ce sont des souvenirs très menus, les souvenirs d'une enfant, d'un bébé pour ainsi dire.

Après cela, nous sommes partis pour Louvain, et là les souvenirs se précisent. Il y a l'école primaire au jardin d'enfants des Petites Soeurs de St. Vincent-de-Paul à Heverlee où, à l'époque, les questions communautaires n'avaient pas d'acuité, mais enfin on en parlait, et dans ma famille il était entendu que l'on devait connaître les deux langues nationales. Mon père, mes oncles, avaient été envoyés en pension à Malines parce que mes grands-parents de part et d'autre estimaient que dans un pays bilingue on devait connaître les deux langues. Hélas, tous les Wallons n'ont pas été aussi clairvoyants qu'eux.

Quant à moi, ma mère aurait voulu m'envoyer dans une école huppée de Louvain. Mais mon père a préféré que j'aille à l'école des Petites Soeurs de St. Vincent-de-Paul, précisément parce qu'il ne voulait pas que j'aie une mentalité d'enfant unique et que j'ignore le flamand. Et je me vois toujours apprenant mes premières diphtongues "ee, uw, eeuw" et admirant avec les autres enfants les poupées qu'un pseudo-SI Nicolas faisait descendre au bout d'une ficelle par la lucarne de l'école.

Certains souvenirs ont une acuité particulière. Je me rappelle, par exemple, un des derniers tirages au sort — ce devait être en 1908 ou 1909 — je passais près de la maison communale d'Heverlee et je me souviens très bien avoir vu des hommes avec un chapeau boule (c'était probablement l'unique jour où ils en portaient) portant un numéro. Ils étaient un peu éméchés et ils se déplaçaient dans des voitures à chevaux. C'était le grand jour, ils avaient tiré un bon numéro !

Il fut aussi un jour où je me trouvais près de l'église d'Heverlee, j'étais seule, je jouais avec des petites filles et de loin j'ai vu passer un homme tout en blanc avec un casque blanc. Et nous avons été prises d'une lolle panique, n'ayant jamais vu un monsieur habillé de cette façon. Avec le recul, je suppose qu'il s'agissait d'un de nos premiers coloniaux revenant en vacances dans sa famille.

Un ami de mes parents, le docteur Van den Bermt, était médecin du châtelain, l'extraordinaire châtelain qui habitait le château d'Heverlee, le Duc d'Arenberg qui avait épousé une Princesse de Ligne. Et les amis de mes parents, le docteur, sa soeur, sa mère, nous parlaient à satiété de "Monseigneur" avec une admiration extraordinaire. Et ce n'est que des années plus tard que j'ai rencontré le fils d'un ancien domestique du Duc d'Arenberg qui m'a raconté toute la valeur de cet homme extraordinaire, valeur que justifiait bien l'admiration de nos amis.

La vie à l'époque était très simple à Heverlee. Il y avait quelques belles maisons patriciennes, il y avait aussi les maisons nouvelles déjà, qui montaient notamment la rue de Ligne où nous habitons, qui avaient été construites entièrement par l'Architecte Van Dormal sur le style, nouveau à l'époque, de maison à bel-étage.

Au point de vue des magasins, c'était assez amusant. Il y avait un très beau magasin où l'on vendait des aunages, trois aunages pour 1 franc, et des épiceries. Je me souviens de ce beau magasin qui était installé au rez-

de-chaussée d'une ancienne maison patricienne, maison à fronton armorié.

Le monsieur et la dame qui exploitaient ce magasin étaient bourgeois, aisés. Très dignes, pas du tout le genre du petit commerçant de village, et ils avaient un merveilleux jardin où j'aimais beaucoup aller. Ils y faisaient notamment l'élevage de petites poules Bantam. Des Bantam argentées qui étaient de ravissantes petites poules naines.

A côté de ce magasin assez élégant, il y avait un peu plus loin, dans une petite rue qui menait à l'église, le magasin des petites Lo.

Je ne sais pas si elles s'appelaient Lo. C'était deux vieilles petites bonnes femmes qui tenaient une épicerie où l'on vendait de tout... On vendait également de la droguerie, des légumes, du pétrole, du café, on vendait aussi des harengs et des saurets. Toutes ces odeurs se mélangeaient et j'en ai gardé le souvenir. Je le reconnaîtrais, ce magasin, s'il existait encore. Je pourrais y entrer les yeux fermés et je le reconnaîtrais immédiatement.

Bien entendu, des bourgeois moyens comme nous à l'époque n'avaient pas de voiture. Mes parents faisaient de très grandes promenades en forêt avec des amis, car il y avait, à Heverlee même, le bois d'Heverlee qui a été entièrement détruit par les Allemands pendant la guerre 1940-1945. Il y avait aussi la forêt de Meerdaal et on n'avait pas peur à l'époque de faire de longues ballades. On partait à pied, emportant des tartines. C'était très simple toujours. On ne se ruait pas dans les pâtisseries comme maintenant ; on se contentait de tartines beurrées, à la confiture et alors on allait s'asseoir sur un tronc d'arbre. Après une longue ballade, on allait dans un établissement, soit à la cantine d'Heverlee, pas loin du château des Ducs d'Arenberg, ou à "La Chasse" sur la chaussée de Namur. On consommait une limonade, un verre de bière, et puis on rentrait à pied, comme on était allé.

Cela paraîtrait bien primaire à nos jeunes maintenant, habitués à se déplacer, oh même plus tellement à vélo, mais à moto et même en voiture.

Nous n'habitions pas les bâtiments de la prison. Mon père n'en était pas encore directeur mais chef de bureau, et il faisait couramment la navette entre Heverlee et la prison de Louvain, la grande prison, la Centrale. Il faisait la navette à pied ou à vélo. C'était une chose que l'on trouvait normale. Il faisait ses 8 heures de bureau par jour et personne ne trouvait cela excessif à l'époque. Les fonctionnaires avaient déjà des congés assez valables. Ils étaient les seuls d'ailleurs car dans le privé il n'était pas question de congés. Nous profitions de ces congés et des congés scolaires, non pas pour nous rendre à la mer. On y allait parfois, mais pas régulièrement et surtout pas à l'étranger. Nos seuls déplacements on se rendait chez les grands-parents, soit à Braine-le-Comte, soit à Braine-le-Château où habitait ma grand-mère maternelle. C'était les adorables vacances où on retrouvait les cousins, les cousines. C'était bien agréable, on avait des tas de choses à se raconter. Tout ça se passait familièrement, simplement, sans aucun luxe, mais dans un climat très simple et agréable.

Maman et ses amies étaient habillées comme on le voit encore quand on revoit d'anciennes revues des "Jardins des Modes" etc... Des robes avec des lattes de guêpe, des guimpes avec des baleines qui leur ten-



Extrait du Guide des convives par Licollet s.d

traient dans la chair, sous les oreilles. Les malheureuses, quand il faisait chaud, en souffraient terriblement. Elles avaient d'énormes chapeaux. L'hiver, ces chapeaux étaient garnis d'ailes d'oiseaux, de plumes, de piquets, d'oiseaux de paradis. L'été, tout un jardin, soit de fleurs, soit de légumes, garnissait ces grands chapeaux qui devaient certainement leur peser bien lourd.

J'ai vu maman encore avec des jupes qui étaient bordées de ce que l'on appelait une brosse, car cette jupe souvent balayait le sol et, lorsqu'elle marchait, elle se troussait en un geste très élégant. Mais lorsque par hasard elle portait un petit paquet — car les dames de ce temps-là ne portaient pas de paquets — ou leur sac à main, elles attachaient leur jupe avec ce qu'on appelait une trousse, une espèce de pince qui soutenait la jupe légèrement au-dessus du sol.

Les dames d'une certaine société ne sortaient guère seules, sauf pour aller chez leur couturière, leur modiste, pour quelques courses privilégiées. En général, elles ne sortaient qu'avec leur mari. Il n'était pas question d'aller au café sans son mari. Même avec le mari, on y allait à l'occasion d'un concert, d'une représentation. Comme lorsque mes parents habitaient Mons encore, il y avait parfois des concerts sur la grand-place de Mons et, à cette occasion-là, maman et ses amies accompagnaient leur mari. On s'asseyait à une terrasse et on écoutait religieusement, par exemple la Musique des Guides. C'est assez drôle à l'heure actuelle !

Et même dans une ville comme Louvain, il n'y avait pas à proprement parler de salon de thé. Il y avait simplement des pâtisseries, que l'on consommait à la maison. Il ne serait jamais venu à l'idée des dames de recevoir à la pâtisserie : on recevait chez soi.

Beaucoup de femmes faisaient elles-mêmes, ou avec l'aide de leur servante, de la pâtisserie à la maison. Ce n'était pas toujours courant et évident d'aller chercher des gâteaux chez le pâtissier. Et pourtant, ce n'était pas une question de prix : un gâteau, un chou à la crème, coûtaient 10 centimes. Bien entendu, les salaires étaient en proportion, mais tout de même ! 10 centimes pour un chou ou un éclair, ou un petit carré au moka, cela nous fait un peu rêver...

Les deuils

Il y avait dans la vie, surtout de la classe bourgeoise, un chapitre très important, très suivi : celui des deuils.

Cela variait un peu de région à région mais enfin, en moyenne, pour un père, une mère, un mari, on portait 6 semaines de grand deuil, un an de deuil et 6 mois de demi-deuil. Ce qui faisait que bien des femmes passaient des années habillées en noir, noir et blanc.

Le grand deuil, c'était le noir complet, avec des jupes de drap noir entièrement recouvertes de crêpe. C'était lourd et ça sentait mauvais.

Le chapeau était une capote avec un énorme voile de crêpe que pendant les 6 premières semaines on devait porter devant le visage. Au bout de

6 semaines, on était autorisé par la bienséance à relever le voile, c'est-à-dire à le reporter à l'arrière, mais il était toujours bien ajusté.

Puis, au bout d'un an, on enlevait le voile, on commençait à porter du gris, du blanc, du gris et du mauve.

Pendant le demi-deuil on était autorisé à border la capote d'un peu de crêpe blanc qui atténuait tout de même ce que le crêpe noir avait de très dur au visage. Il n'aurait pas été question, bien entendu, de déroger à ces règles immuables. Dans certaines familles on mettait même les domestiques en deuil, c'est-à-dire que les bonnes devaient être en noir et on mettait un crêpe à la cage du canari... parfois au collier du chien !

Les hommes, eux, bien entendu, portaient l'habit pour l'enterrement et après ils portaient des vêtements noirs. Plus tard, on a commencé à tolérer pour les hommes le brassard de crêpe au bras gauche, mais c'était une tolérance, ce n'était pas toujours tellement bien vu.

Il n'était plus question, une fois en deuil, de faire de la musique. On pouvait lire, ça bien entendu, mais le piano était fermé à clé, tout au moins pendant les 6 premiers mois de deuil. Dans les familles très austères, on supprimait même les bouquets de fleurs et on les remplaçait par des plantes vertes. C'est dire à quel point cette austérité des deuils était importante. Ma grand-mère notamment, qui avait perdu ses parents et plusieurs enfants — parce qu'il y avait beaucoup de mortalité infantile à l'époque — a dit un jour : "Moi, j'ai passé toute ma vie de jeune femme, en deuil ou enceinte !"

D'autres détails me reviennent en mémoire, notamment la question des bijoux. Etant en deuil, on ne portait plus de bijoux. A la rigueur, des perles ou des diamants, mais jamais une pierre de couleur et la plupart des femmes d'ailleurs, renonçaient absolument aux bijoux d'or ou de platine — c'était surtout l'or qui se portait à l'époque. Elles se paraient de bijoux en jais, cette matière noire, terne. Ce n'était pas fait pour rendre l'aspect des femmes bien agréable, mais c'était une règle formelle. Les deuils devaient être strictement respectés.

Les enfants, même très jeunes, n'échappaient d'ailleurs pas à la règle. Et il me souvient, toute petite fille — j'avais 6 ans quand mon premier grand-père est mort — que l'on m'a mise en noir. Quand mon deuxième grand-père est mort — j'avais peut-être 10-12 ans — on m'a même affublée d'un voile de grenadine. C'était plus léger que le crêpe, mais enfin c'était incroyable !

On devait toujours, bien entendu — surtout pendant le deuil — strictement être gantée.

Il était hors de question pendant la période de deuil d'avoir le sourire, d'avoir des conversations joyeuses ou bruyantes lorsqu'on était à la rue. Il fallait se composer un visage de circonstance.

La vie domestique et familiale.

Les grandes familles, les châtelains, la noblesse, la grande bourgeoisie avaient une multitude de domestiques. Dans les châteaux et même chez

les grands bourgeois, il y avait deux, voire trois servantes, une bonne d'enfants, un cocher, des jardiniers. Pour les grosses besognes dans les ménages on appelait un renfort de femmes à la journée, les lessiveuses par exemple, les repasseuses, les couturières.



Extrait du "Magasin Pittoresque" 1801

Mes grands-parents menaient un train de vie supérieur au nôtre, je l'ai dit. Il y avait généralement chez eux trois servantes, ou tout au moins deux. Quand ma grand-mère avait un bébé, elle prenait une nourrice et les lessiveuses étaient très nombreuses.

La lessive

On faisait la grosse lessive deux fois par an, maximum quatre fois par an. Tous les mois on faisait ce qu'on appelait une petite lessive, mais deux fois par an c'était le grand branle-bas. Cela durait toute une semaine de lessive, toute une semaine de repassage. Il y avait alors un brouhaha, un

va-et-vient dans les communs, c'était très amusant (pour les enfants bien sûr). Puis on étendait le linge sur le gazon. Il y avait tout un rite, on ne le savait pas n'importe comment.

Tout cela se faisait d'abord dans des espèces de tonneaux avec un battoir, le linge devait tremper pendant plusieurs jours dans l'eau savonneuse et après il y avait d'énormes chaudrons dans lesquels on faisait bouillir le linge. Bref, tout cela était très long, c'était une opération qui prenait toute une semaine.

L'amidonnage du linge.

Il y avait plusieurs intensités d'amidonnage. On délayait des petits blocs d'amidon à l'eau chaude et alors on la délayait plus ou moins. Pour certains linges il fallait un amidon très léger, moyen ou alors, par exemple pour les nappes damassées et les serviettes, il fallait un amidon très épais. Avant cela, l'amidonnage était évidemment la dernière opération, nos mères attachaient énormément d'importance au rinçage parce qu'un linge mal rincé jaunissait plus vite dans les armoires et on le "passait au bleu", c'est-à-dire que dans une grande cuvette on délayait du bleu, souvent c'étaient des tampons de "Bleu Reckitt", et puis on y trempait le linge. Ce bleu empêchait le linge de jaunir trop vite dans les armoires. Les chemises d'hommes avaient des devants empesés, et les manchettes également. Les manchettes se mettaient d'ailleurs souvent à part, en plus des manchettes normales de la chemise et cela devait être très empesé, repassé soigneusement.

Le repassage

Je me rappelle encore, étant fillette, ma mère a voulu que j'apprenne à repasser des plastrons et des manchettes d'homme. Pas très commode !

Pas commode non plus le repassage des cols ! Les messieurs portaient des cols droits, certains des cols presque aussi larges que des manchettes, mais la plupart étaient d'une hauteur normale et tout cela n'était pas facile à repasser.

Les gens de maison

Les servantes se levaient généralement à 5 heures, maximum 5.30 heures du matin. Elles rallumaient les feux (les feux continus ne sont venus que plus tard). Mais en général, tous les feux étaient éteints le soir. Elles devaient alors les vider, les rallumer tous les matins. Les servantes nettoyaient les salons, salle à manger, cuisine et, lorsque les maîtres descendaient, généralement vers 7.30 heures - 8 heures pour le petit-déjeuner, elles apportaient le plateau avec le café fumant et le lait chaud. Tout cela donnait évidemment une vie très confortable, une impression de chaleur, d'intimité. Et, disons-le, dans la plupart des familles les servantes étaient vraiment accueillies et aimées comme si elles appartenaient au cercle familial.

Ma mère préférait toujours engager de jeunes servantes et les former elle-même. Je la vois toujours, munie de ses deux petits papiers : l'un pour le travail journalier, l'autre exposant le travail de la semaine.

Le travail journalier consistait évidemment, au début de la semaine, à mener le nettoyage. Mais à partir du jeudi, vendredi, samedi, c'était le grand branle-bas.

Parmi les travaux journaliers de la bonne, il y avait les chambres, les lits. Nous n'avions à l'époque que des matelas de laine ou de crin. Les lits devaient donc être faits entièrement tous les jours, et les matelas retournés. Il n'y avait pas d'eau courante dans les chambres. On avait des seaux pour déverser les eaux usées et pour notre toilette nous avions un bassin, un broc avec de l'eau froide, et tout cela devait être remis en ordre par la bonne au début de la matinée. Le soir, elle remontait dans les chambres pour mettre de l'eau dans les carafes puisqu'il n'y avait pas d'eau courante, et dans chaque chambre, sur la table de nuit, il y avait une carafe avec de l'eau fraîche et un verre.

Il y avait aussi les bougeoirs, les bougeoirs que nous montions avec nous. En général, la bonne rangeait les bougeoirs sur l'escalier à une certaine heure et, tous les soirs, chacun grattait son allumette, allumait sa bougie et montait ainsi dans sa chambre.

Cela aussi c'est un rite qui a disparu depuis bien longtemps. D'abord l'électricité est venue et nous n'avons plus besoin de bougeoirs, dieu merci, ce n'était pas très éclairant ni très commode. Du moins avait-on la consolation de se voir bien jolie dans la glace, parce que rien ne vaut la lumière des bougies pour embellir les visages des femmes.

Les repas

La journée commençait, comme nous l'avons dit, par le petit-déjeuner et puis maman, qui a toujours cuisiné elle-même, mettait sa soupe au feu comme elle disait. Nos mères n'avaient pas même à l'époque de passe-vite, c'étaient des passoires avec des tamis plus ou moins épais et un pilon. Pour que les légumes se laissent passer, il fallait qu'ils soient très bien cuits. C'était donc dès 7.30 - 8 heures du matin que l'on mettait la soupe au feu. On la laissait bouillir pendant deux heures, deux heures trente, et à ce moment-là les légumes pouvaient être broyés sans difficulté.

Le repas principal se prenait à midi, midi et demie. Papa rentrait du bureau, les enfants rentraient de l'école et tout le monde se retrouvait à table. C'était aussi une chose immuable et très appréciée. Au fond, maintenant, je plains les enfants. La mère travaille, le père travaille, tout le monde arrive en débandade. On prend au frigo, on n'a plus cette chaleur du repas familial qu'on appelait le dîner et qui se prenait donc vers midi et demie.

Il se composait en général d'un potage, d'un plat de viande/pommes-de-terre/légumes et d'un dessert. Presque toujours dans la bourgeoisie moyenne la mère de famille cuisinait elle-même, de sorte qu'elle restait un peu en retard à la cuisine. Le potage était apporté par la bonne et maman

venait manger son potage avec nous. La soupière était déposée au milieu de la table et c'était le maître de maison qui servait le potage à la famille.

Maman retournait ensuite à la cuisine pour accommoder la fin du repas. La bonne apportait la viande qu'elle mettait près du père de famille. C'était lui qui découpait le rôti, le rosbif, la volaille, et puis on apportait les légumes et les pommes de terre. Le dessert était toujours fait dans la maison. L'hiver, il s'agissait d'une crème au chocolat, de riz, de crème aux oeufs, de galettes parfois. L'été, c'était évidemment les fruits du jardin.

Le repas du soir qui se prenait vers 19 heures, que l'on appelait le souper, a été jusqu'à la guerre de 14 composé comme le repas de midi, moins le potage. Mais il y avait des côtelettes, du rosbif, de la volaille, exactement comme à midi.

Dans les familles qui pouvaient se permettre la cuisinière et la femme de chambre, la femme de chambre restait généralement debout près du buffet et veillait à l'ordonnance du repas, à repasser les plats etc. Dans les familles plus modestes, comme chez moi, les plats étaient sur la table et nous nous arrangions entre nous.

Il y avait aussi le goûter qui nous attendait au retour de l'école, vers 4 heures, et qui était un rite auquel on n'aurait pas manqué. Il se composait de tartines à la confiture, de calé au lait parce qu'il n'était pas question de pâtisserie. Les jours fastes, parfois maman faisait des gaufres, des crê-



Extrait du Guide des convenances par Liseotte s.d



Extrait du Magasin photographique, 1897

pes, mais ce n'était pas journalier. Là aussi, c'est un regret que j'ai émis souvent pour les enfants d'aujourd'hui : nous trouvions un tel réconfort, une telle chaleur quand nous rentrions de l'école, surtout à quatre heures. Le premier cri c'était : "Maman, où es-tu ?" et maman était là, souriante, le goûter était prêt et tout cela laisse des souvenirs bien chauds lorsqu'on est adulte.

Après le repas de midi, papa et maman prenaient un café. Les enfants bien entendu en étaient exclus. Ce café se prenait soit à la salle à manger, soit au salon, ou l'été au jardin.

Il n'était pas question à l'époque de cuisinières à gaz, de cuisinières électriques. C'étaient de vieux fourneaux au charbon et cela provoquait souvent des migraines pour la maîtresse de maison parce qu'il fallait arriver à avoir le pot de la cuisinière bien rouge au moment où on enfournait le rosbif. Bien entendu, les charbons n'étaient pas toujours de qualité égale, le four n'était pas toujours bien rouge et c'était pour les femmes un grand

sujet d'énervement. Maintenant, on a des fours électriques bien conditionnés. On peut choisir la chaleur que l'on veut, mais à l'époque c'était un véritable tourment pour les maîtresses de maison.

Il serait peut-être fastidieux de raconter en détail tous les petits rites ménagers. C'étaient des habitudes basées sur une certaine expérience. Par exemple, je me rappelle que les pommes-de-terre devaient toujours être épluchées la veille et plongées dans l'eau, parce que si on les épluchait au dernier moment elles avaient des taches noires. Vrai ou pas vrai, mais c'est ainsi que l'on agissait à l'époque. Il y avait aussi les conserves, le beurre par exemple. Nous sommes habitués maintenant à avoir du beurre de laiterie, du beurre frais à longueur d'année. A l'époque, on avait de grands pots en grès et, deux fois par an, on y mettait du beurre salé. Le beurre



Extrait du Magasin pittoresque 1888



Suzanne et le bon ton par H. GIRAUD 1903

devait toujours être pris à l'époque des roses, c'est-à-dire en juin et en septembre.

La grande provision de beurre se faisait au mois de juin et la plus petite au mois de septembre, donc les deux saisons des roses.

Dans un ménage de quatre ou cinq personnes, on mettait au moins une trentaine de kilos de beurre dans un pot en grès. C'était aussi une préparation qui prenait du temps. Il fallait mettre, un certain poids de sel par kilo de beurre, le travailler, le malaxer à la main pour que le sel soit bien mélangé au beurre.

On mettait ensuite le beurre dans le pot en grès en le tassant bien et au-dessus, généralement, on mettait une saumure qui évitait le contact de l'air avec les couches supérieures du beurre.

Au début, ce beurre était très bon. Il restait d'ailleurs bon, il ne devenait pas rance, mais il avait ce qu'on appelait un "goût de pot" auquel on s'habituaient. Comme cela venait insensiblement, on s'y habituaient très bien. Je ne

sais pas comment nous jugerions cela à l'heure actuelle mais j'ai l'impression que la plupart d'entre nous feraient un peu la grimace !

On mettait aussi à la saumure certains légumes comme les haricots verts par exemple. Pour les pommes de terre, on rentrait les provisions à l'automne et on prévoyait pour toute la saison d'hiver. Les nouvelles pommes de terre, à l'époque, ne venaient ni d'Italie, ni d'Égypte, tous ces pays où il fait plus chaud, et il fallait souvent attendre le mois de juin pour avoir les pommes de terre nouvelles de chez nous.

Certaines personnes mettaient aussi des oeufs en conserve. Si c'était pour un temps très limité, on se contentait de les entourer de façon très serrée de papier journal. On les mettait alors dans une caisse ou une boîte en carton et dans un endroit frais. D'autres personnes, surtout pendant la guerre de 1914-1918, mettaient les oeufs dans de grands pots en grès et y versaient une solution de silicate. C'était un produit que l'on obtenait chez le droguiste, qu'on mettait dans de l'eau et qu'on versait sur les oeufs. Cela devenait un peu gélatineux et évidemment les oeufs mis en conserve comme cela, soit dans des papillotes, n'auraient pas été bons à manger à la coque. Non pas qu'ils auraient été nocifs, mais le goût n'y était pas. On employait ces oeufs-là dans la cuisine.

En ce qui concerne le beurre, quand on a eu plus tard plus couramment du beurre de laiterie, nos mères estimaient que ce beurre tout frais était impropre à la cuisine, qu'il bouillonnait au lieu de brunir et qu'il fallait de toute façon faire des provisions de beurre pour cuisiner. On cuisinait beaucoup à la poêle. Le goût de la viande grillée est venu plus tard. Mais quand j'étais enfant, c'étaient des rosbifs, des rôtis, ou alors c'était de la viande à la poêle. La grillade n'est devenue courante, que bien plus tard.

Le coût de la vie

Voici enfin quelques prix qui feront rêver les ménagères d'aujourd'hui mais, en les enregistrant, qu'elles n'oublient jamais à quel point à l'époque les salaires étaient bas.

Signalons que le café coûtait 2,25 F. le kg. On le vendait, non pas emballé dans du papier bien huilé comme maintenant, mais en vrac et il devait souvent être pas mal éventé. Le beurre coûtait également 2,25 F. le kg. Le pain, c'étaient des miches de 1 kg, coûtait de 28 à 30 centimes le pain. Un petit couteau à éplucher les légumes coûtait 40 centimes. A l'heure actuelle, il faut de 90 à 95 F. pour acheter un petit couteau à éplucher.

Madame Blangrain, qui a quelques années de plus que moi, a eu la gentillesse de me donner quelques prix et nous allons les insérer ici. Elle nous a dit qu'un repas dans un restaurant, un restaurant élégant, à l'époque revenait à 3,5 F., dans un restaurant moins élégant à 2 F., 2,5 F. Pas mal d'entre nous ont encore connu un établissement près du Parc de Woluwe qui s'appelait "Le Chien Vert". Autrefois, c'était une espèce de guinguette-laiterie élégante où beaucoup de familles se rendaient et un café-cramique y coûtait 60 centimes.

Une place de premier balcon à la Monnaie coûtait 7 F. Pour s'y rendre, les gens qui n'avaient pas de voiture personnelle louaient ce qu'on appelait une voiture de remise et pour être transporté par exemple de l'avenue Louise à la Monnaie, pour que la voiture vous attende pendant le spectacle et vous ramène, il en coûtait 5 F.

Nos taxis, à l'heure actuelle, sont passablement plus chers !

À l'époque, la maison Hirsch, rue Neuve, était une des maisons de couture les plus élégantes de Bruxelles et il paraît qu'un tailleur, mais un tailleur élégant comme on en faisait à l'époque, entièrement soutaché, décoré, le tout fait à la main bien entendu, revenait à 375 F.

Bien entendu, il y avait peu de femmes qui pouvaient s'offrir un tailleur, un manteau ou une robe de chez Hirsch. Mais alors il y en avait pas mal qui couraient les soldes et les soldes étaient encore des choses extrêmement élégantes. Une autre dame m'a raconté d'ailleurs qu'il y avait une véritable exclusivité et elle savait qu'un jour une cliente avait quitté Hirsch parce qu'au cours de la même saison, Hirsch avait fait deux robes dans le même tissu. Il était absolument exclu, lorsque dans une saison on avait fait une robe d'un certain tissu, d'en refaire une deuxième. Il fallait que la dame qui avait payé un prix exorbitant ait au moins le plaisir de l'exclusivité !

Disons qu'on pouvait déjà trouver des petites robes pas chères à 12,5 F. et aussi beaucoup de femmes achetaient du tissu et se faisaient confectionner des robes à domicile, soit qu'elles les fassent elles-mêmes ou alors c'était la femme de chambre avec l'aide de la maîtresse de maison ou seule qui fabriquait de jolies petites robes que les dames et les demoiselles portaient, en devant dépenser des sommes tout de même moins élevées.

Il y avait aussi les couturières à la journée, souvent très adroites qui, pour quelques francs, venaient coudre et faire les robes de la maîtresse de maison ou de ses filles.

Il y avait aussi les couturières, les tailleuses, qui travaillaient chez elles et alors la cliente se rendait chez la tailleuse. Il y avait le choix du modèle, il y avait un premier, un second essayage et parfois, évidemment, il y avait des drames lorsque le résultat final ne répondait pas tout à fait à l'attente de la cliente.

Pour en revenir au chapitre restaurant, mon père, qui avait fait un stage à la prison de Gand, avait dû prendre ses repas hors de chez lui pendant tout un temps, et là, il y avait un système un peu particulier.

On pouvait prendre le plat du jour qui coûtait 1 F. Gand a toujours été réputée autrefois pour la modicité de ses prix. Donc, pour un repas complet on payait 1 F. Mais il y avait le système de demi plats, c'est-à-dire qu'on pouvait avoir deux plats de goûts différents, mais moins coûteux chacun et cela revenait alors à 1,5 F. Pour juger sainement de tous ces prix, ne perdons jamais de vue qu'un ouvrier en Brabant gagnait en moyenne 3 F. par jour, dans le Limbourg parfois 1,25 F. - 1,50 F. et il n'existait aucune allocation familiale. En tout et pour tout, lorsque c'était vraiment nécessaire, on recourait au bureau de bienfaisance mais il n'était pas toujours évident qu'on soit aidé.

Un employé gagnait au début de sa carrière 80, 90, 100 F. par mois. On voit donc que les salaires étaient très peu élevés. Un chef de bureau d'administration gagnait 250 F. par mois. Tout cela était évidemment peu élevé et mais il ne faut jamais perdre de vue le montant des salaires et des traitements.

Mon père m'a raconté qu'au début de sa carrière administrative — on ne faisait aucun avantage aux universitaires à ce moment-là — avec son diplôme de docteur en droit, il a dû travailler pendant 3 mois comme sur-numéraire — c'est un terme de l'époque — à raison de 25 F. par mois.

A partir du quatrième mois évidemment le traitement devenait plus important.

Nous avons dit que même dans la petite bourgeoisie moyenne on avait généralement au moins une servante et des femmes qui venaient à la journée pour la lessive, le repassage, la couture. Combien payait-on ces bonnes ?

Cela variait très fort d'une région à l'autre. Dans le Brabant, les gens étaient généralement mieux payés. Dans les Flandres, les Ardennes et le Limbourg, c'était pitoyable. A Tongres par exemple, une couturière à la journée venait le matin. Elle arrivait vers 7.30 - 8 heures. Bien entendu, la première chose qu'elle faisait était de prendre un petit déjeuner, mais enfin elle restait jusqu'au repas du soir et on lui payait 1 franc par jour. Les servantes ? Dans le Brabant, une bonne à tout faire gagnait généralement 20 francs par mois plus la nourriture et le logement. A Tongres, une bonne à tout faire gagnait maximum 10-12 francs par mois et je pense que dans les Flandres et les Ardennes c'était à peu près pareil. Aussi, lorsque nous sommes arrivés à Tongres, ma mère était tout étonnée de voir des personnes de condition égale à la nôtre avoir une cuisinière, une femme de chambre, une bonne d'enfants. Maman était venue depuis le Brabant avec sa bonne à tout faire qu'elle payait à l'époque 25 francs par mois, ce qui était un salaire très honnête. Mais à Tongres, elle a appris par la suite qu'on payait la cuisinière 15 francs par mois, la bonne à tout faire 10 francs par mois et la bonne d'enfants 5 francs par mois. Ce qui fait que pour 30 francs on avait trois bonnes.

Je ne me rappelle plus ce qu'on payait une repasseuse ou une lessiveuse. Je pense que dans le Brabant cela devait tourner aux alentours de 2 francs, 2 francs cinquante par jour.

Evidemment, il y avait des catégories. Par exemple, nous avons une cousine à Liège qui avait une cuisinière et une femme de chambre, mais déjà à l'époque elle payait sa cuisinière 50 francs par mois et sa femme de chambre 40 francs. Mais la cuisinière devait tout faire, y compris les pâtisseries. Tout se faisait dans la maison. C'était une véritable professionnelle. Il y avait des familles évidemment où on avait une cuisinière qui faisait la petite cuisine bourgeoise, tandis que la vraie cuisinière que l'on payait 50, voire 60 francs par mois était vraiment une professionnelle qui pouvait tout faire, y compris la pâtisserie.

Quant à la femme de chambre, elle devait coiffer madame, elle devait faire tous les travaux de couture de la maison, ce qui fait qu'elle gagnait bien ses 40 francs par mois. Là aussi, il y avait des catégories bien sûr.

Il y avait des pseudo-femmes de chambre, qui au fond étaient simplement des bonnes à tout faire.

En ce temps-là, il n'était évidemment pas question de congés payés et les servantes travaillaient toute la semaine, y compris le dimanche. En général, le dimanche elles s'occupaient encore du repas de midi, lavaient la vaisselle — il n'y avait pas de lave-vaisselle bien sûr — et elles partaient après la vaisselle. Elles devaient rentrer en général vers 18.30 heures pour s'occuper du souper.

On voit donc que les congés étaient vraiment très courts, très brefs.

Les gens du peuple, les petits paysans étaient pauvres à l'époque. Aussi, quand ils mettaient leurs filles comme servantes dans une famille bourgeoise, attachaient-ils souvent plus d'importance — ou autant en tout cas — à la nourriture qu'au salaire, parce que ces gens avaient souvent plusieurs enfants. Le père avait un tout petit salaire et il lui était bien difficile de nourrir convenablement sa famille. Ils étaient tout heureux quand la fille pouvait entrer dans une famille "bien" où tout au moins elle était nourrie convenablement.

Cette question de nourriture avait beaucoup d'importance pour les gens modestes, par exemple, les lessiveuses dont le métier était très fatigant. Il n'était pas question non plus à l'époque de lessiveuses électriques ou mécaniques. Presque tout se faisait à la main, de sorte que ces pauvres femmes avaient les mains dans l'eau depuis 7.30 - 8 heures du matin, souvent jusqu'à 6-7 heures du soir. Elles avaient très faim et je me souviens très bien, notamment chez ma grand-mère où les lessives prenaient de grandes proportions, que les lessiveuses faisaient cinq repas. La première chose qu'elles faisaient en arrivant c'était de prendre le petit déjeuner avec du café au lait. Elles recommençaient à 10 heures, elles mangeaient le repas de midi, elles avaient un goûter à 4 heures et souvent elles soupaient avant de s'en aller, ce qui leur mettait cinq repas par jour. Mais vraiment, elles en avaient largement besoin.

Cette question de nourriture valait ce que valaient les employeurs. Evidemment, il y avait des maisons où les patrons étaient généreux, nourrissaient très bien le personnel, leur donnaient de tout à satiété, y compris des desserts ou du vin quand on en buvait.

Mais il y avait aussi les gens parcimonieux, avares et par exemple à Tongres notamment, nous avons connu plusieurs familles très riches où on faisait deux cuisines — une cuisine pour les patrons, tandis que le petit personnel mangeait du lard, du boudin, à longueur d'année. C'était évidemment d'autant plus odieux que le salaire, les gages, étaient très minces. Mais enfin, c'était comme cela et ces pauvres gens trouvaient souvent cela tout naturel.

Je crois d'ailleurs que le personnel qui faisait les bons repas pour les maîtres se servait un peu de temps en temps avant de porter les plats à table.

Les salaires des ouvriers variaient également très fort de province à province. Dans la région Gand - Anvers - Bruxelles - Liège - Charleroi, sans être princièrement payés, les gens étaient tout de même payés plus convenablement et je crois me rappeler que le salaire des hommes tournait au-

tour de 3 francs par jour. Bien entendu, nous avons connu un ouvrier tout à fait spécialisé qui construisait les cheminées d'usines. Travail très délicat, très important, qui demande des spécialistes et cet homme, à l'époque, nous a dit qu'il gagnait 9 francs par jour. Salaire famineux puisque la bonne moyenne était de 3 francs.

Un ouvrier du chemin de fer gagnait en Wallonie 3 francs par jour et dans la partie flamande du pays 2 francs par jour. On ne sait pas très bien pourquoi mais c'était comme cela et les gens y étaient résignés.

Le noyau familial

Le noyau familial était beaucoup plus serré que maintenant. Il n'y a même pas de comparaison possible.

Il faut dire que, très jeunes maintenant, les enfants vivent un peu de leur côté. Les parents rentrent quand ils peuvent puisque, nous l'avons dit, ils travaillent tous les deux. Donc, forcément, les enfants sont appelés à se débrouiller. Autrefois, c'était très différent. Au repas, puisqu'on était tous ensemble, chacun racontait ce qu'il avait fait de sa journée, de sa matinée, de son après-midi. Il y avait donc une intimité beaucoup plus grande entre les parents et les enfants. On ne se serait jamais mis à table tant que toute la famille n'était pas réunie et celui qui arrivait en retard se faisait "sonner les cloches" parce que cela ne se faisait pas.



Extrait du *Magasin Pittoresque*, 1899.



Suzette et le bon ton par H. GIRAUD, 1933.

Je me rappelle que mon père me disait toujours : "Je te prie d'être à l'heure pour les repas, ne fut-ce que par courtoisie à l'égard de ta mère qui cuisine elle-même et n'a pas à nous attendre".

Le soir aussi, presque toujours, toute la famille montait se coucher en même temps. Maintenant, l'un lit, l'autre regarde la télévision. Je ne dis pas que c'était mieux, je cite ce qu'était comme cela, sans porter de jugement.

Je sais qu'étant enfant, ou grande fillette, cela m'agaçait d'ailleurs. J'avais parfois encore envie de continuer une lecture. Non, quand Papa et Maman avaient décidé que c'était l'heure, on allait dormir. On éteignait le lustre qui était au gaz, parfois au pétrole, et alors, comme je l'ai dit ci-dessus, les bougeoirs étaient prêts sur l'escalier, chacun allumait sa bougie et montait se coucher.

La plupart des gens étaient très pratiquant et même les catholiques un peu tièdes manquaient rarement la messe du dimanche.

Ma mère trouvait, d'autres mères aussi, qu'il était bon de se rendre à l'église en famille. C'était même parfois assez beau à voir. On voyait dans certaines familles nombreuses, comme à Tongres où il y avait des familles de 12-16 enfants, comme en pensionnat, en rangs par deux, les enfants et Papa et Maman qui clôturaient la marche.

La mère de famille étant toujours au foyer, les devoirs étaient très surveillés par elle. Il ne s'agissait pas d'aller jouer en disant : "Je ferai mes devoirs tantôt". Non. Aussitôt le goûter terminé, Maman envoyait les enfants à la salle où l'on faisait les devoirs, où ma cousine et moi nous avions un petit bureau dans l'annexe. En hiver, la bonne nous y allumait un poêle à partir de 3.30 - 4 heures. Elle allumait ce qu'on appelait un petit "poêle tor-



Suzette et le bon ton par H. GIRAUD (1933)

tué" à l'époque, de manière à ce qu'il y fasse chaud quand nous y montions et il n'était pas question de quitter cette pièce avant l'heure du souper.

La maison bourgeoise.

Une belle maison bourgeoise sans communs, avec une façade en pierre de taille, coûtait à la construction de 18.000 à 20.000 francs, cela je m'en souviens. Seulement, ces maisons ne comportaient pas de salle de bain, ni de chauffage central, ce qui en diminuait singulièrement le prix. A l'heure actuelle, même dans une petite maison, il est rare qu'on n'y mette pas le chauffage central et tout au moins une salle de bain.

Je ne puis donc pas me rappeler le prix des loyers. Mais si l'on tient compte qu'une maison bourgeoise assez importante, mais sans porche carrossable, revenait mettons à plus ou moins 20.000 francs, si l'on tient compte de ce que le loyer en argent de l'époque était en général de 3%.

je pense qu'on peut imaginer que le loyer d'une telle maison devait être de 600 francs par an, donc de 50 francs par mois. Ces maisons étaient simples, ne comportaient donc pas de salle de bain ni de chauffage, mais, par contre, on employait en général des matériaux de tout premier choix. On n'aurait pas, par exemple, pris un carrelage de second choix. On n'aurait pas pris pour la façade des pierres de taille de second choix. Surtout, on n'aurait pas pris des châssis en bois de deuxième qualité. On voulait des



Extrait du "Magasin Pittoresque" 1895

châssis en chêne qui duraient. C'est pour cela que ces maisons anciennes résistent si bien, parce qu'elles ont été construites avec d'excellents matériaux.

Les familles belges aimaient habiter en maison. Probablement à Bruxelles habitait-on déjà en appartement, peut-être un peu dans certaines grandes villes comme Anvers ou Liège, mais en province il semblait inimaginable d'habiter en appartement. On avait des maisons plus ou moins grandes selon la situation des gens, mais on aimait d'avoir sa petite maison. On n'avait pas de salle de bain dans ce temps-là. Mais on avait un salon. Une maîtresse de maison, même modeste, tenait à avoir son salon, sa salle à manger, sa cuisine. Les salles de bain sont venues beaucoup plus tard. Et alors, diront les jeunes de maintenant, on ne se lavait pas ? Mais si, on se lavait ! On avait d'énormes tubs en zinc, que l'on mettait souvent en réserve à la cave et qu'on montait les jours de bain. On installait alors ce grand tub, soit dans la cuisine pour les enfants, soit dans la chambre à coucher pour les parents et alors on y versait de l'eau très chaude, et on prenait un bain très réduit comme cela.

Mais enfin, on n'en était pas moins propre pour autant ! Dans la grande bourgeoisie et l'aristocratie il y avait déjà généralement des salles de bain, mais chez les bourgeois moyens, les petits bourgeois, il n'était pas question à l'époque d'avoir une salle de bain.

Pour ce qui est du W.C., c'était presque toujours hors de la maison. Pendant très longtemps on n'a pas eu ce que l'on a appelé par la suite le W.C. anglais à chasse. On avait, hors de la maison, ou à l'entrée du jardin contre la maison, le réduit où se trouvait une planche percée d'un trou avec un couvercle que l'on posait, et l'efflet d'eau c'était une cruche ou un seau d'eau qui était en permanence à côté.

Chacun, après usage, versait son seau ou sa cruche d'eau. Bien des localités n'avaient pas le tout-à-l'égout, il s'en faut. Alors il y avait des citernes d'aisance et cela faisait d'ailleurs l'objet d'une sorte de petit commerce, notamment à Louvain où la ville était encerclée par des maraîchers. Il y avait énormément de cultures de légumes et je me rappelle, à Heverlee, il y avait des commerçants qui avaient comme spécialité de venir vider les citernes. J'aime autant vous dire que le jour où on venait vider la citerne, toute la maison embaumait !

Mais ce vidangeur revendait la "marchandise" aux maraîchers. Et pour eux, évidemment, c'était un engrais magnifique. Il n'était pas question à l'époque d'engrais chimique.

L'éclairage au pétrole.

J'ai parlé précédemment de l'éclairage au pétrole. Là il s'agit d'un rite qui était extraordinaire. Nous étions éclairés par des lustres dans lesquels on posait sur un cercle une grosse lampe de cuivre, très souvent ce que l'on appelait la lampe belge, une très bonne lampe en cuivre. Il y avait la mèche qui était très importante. Elle était dans une rainure et plongeait dans

le pétrole. Mais ces lampes filaient (je ne sais pas si le terme est exact). On disait "la lampe file" c'est-à-dire qu'à ce moment-là elle charbonnait. Le verre devenait crasseux et pour éviter cela il fallait régulièrement brûler les bords de la mèche. C'était un travail important, délicat, que d'ailleurs souvent ma mère voulait faire elle-même. On chauffait très fort un tisonnier, la mèche arasait le bord de cette rainure et avec le fer rougi on passait sur la mèche de manière à ce que le coton soit absolument égal. Il y avait alors une espèce de petite vis qui permettait de monter ou descendre la mèche. Il ne fallait pas qu'elle soit trop basse, parce qu'alors la lampe s'éteignait, il ne fallait pas qu'elle soit trop haute, parce qu'alors la lampe charbonnait. C'était donc tout un travail qui souvent était fait, soit par la maîtresse de maison, ou alors par une servante très soigneuse.

Entre les lampes à pétrole et l'électricité, il y a eu l'éclairage au gaz. C'était aussi tout un problème. Il y avait ce qu'on appelait le "bec papillon". C'était un appareil fait de telle manière — je suppose que les trous étaient faits de telle manière — que lorsqu'on mettait une allumette — on ouvrait le robinet d'abord bien entendu — il sortait une flamme en forme de papillon qui éclairait d'ailleurs très très mal. Il y a eu alors un progrès : c'était l'éclairage au gaz au moyen de manchons. Je ne pourrais plus dire en quelle matière étaient ces manchons, mais ils étaient extrêmement délicats et il arrivait pas mal de fois qu'au moment où on les plaçait ils s'effondraient. Enfin, on finissait tout de même par devenir assez adroit et on avait généralement, dans le couloir, un bec veilleuse. C'était un bec à manchon avec deux chaînettes et lorsqu'on laissait la chaînette dans un certain sens, on avait un petit éclairage. Si quelqu'un sonnait à la porte, au lieu de devoir courir chercher des bougies ou des allumettes pour rallumer le gaz, il suffisait de tirer la chaînette dans l'autre direction et le gaz prenait alors toute son intensité.

Cela n'éclairait d'ailleurs pas mal, mais c'était évidemment beaucoup moins commode que l'électricité.

Dans les grandes villes, je crois que l'électricité est venue déjà dès la fin du siècle passé, mais dans les petites villes, pendant très longtemps, il y a encore bien des gens qui se sont éclairés au pétrole et au gaz.

Si l'on observe bien, dans d'anciens quartiers on verra encore parfois, à certaines maisons, une plaque bleue émaillée avec des caractères blancs "Gaz aux étages". Je pense que c'était pour signaler que les appartements aux étages étaient raccordés au gaz et je pense aussi un avertissement pour les releveurs de compteurs.

Il y a eu très vite des petits foyers à gaz mais ils étaient malsains, pas toujours reliés à la cheminée, ce qui en faisait un danger permanent. Ces petits appareils n'avaient évidemment rien de commun avec les convecteurs actuels munis de veilleuse qui sont branchés dans la cheminée et qui pratiquement évitent tout accident.

L'entretien de la maison.

Dans le chapitre du nettoyage il y a quelque chose qui ferait sourire bien des ménagères actuelles : les manches de brosse !

Les manches de brosse étaient en bois blanc et il fallait qu'ils soient blancs ! Aussi, tous les vendredi ou samedi, la bonne devait frotter les manches de brosse avec du savon mou — ce qu'on appelait du savon noir ou brun — du sable, de l'eau et ce qu'on appelait en riant de l'huile de bras, c'est-à-dire qu'il fallait frotter très fort. Une ménagère aurait été vraiment honteuse si ses manches de brosse n'avaient pas été d'un blanc éclatant.

Les tables de cuisine étaient souvent aussi en bois blanc et elles devaient également être récurées de la même manière. Tout cela explique les très nombreuses heures que l'on passait à entretenir un ménage.

Les jeunes femmes de maintenant ne peuvent même plus imaginer combien le travail d'entretien d'une maison était astreignant à l'époque, puisque tout devait se faire avec des produits simples. Il n'y avait pas de "Mr. Propre", il n'y avait même pas d'eau de Javel. C'était donc toujours simplement, du savon, du sable pour certaines choses et, surtout, frotter très fort.

S'il y avait de l'eau courante froide à l'évier, il n'y en avait jamais de la chaude. Il fallait donc, pour les vaisselles, chauffer l'eau dans des grandes marmites, soit sur le feu, soit — quand dans certaines villes on a commencé à avoir du gaz — sur le réchaud à gaz.

Cette eau était versée dans de grands bassins. On y ajoutait du savon, généralement du savon noir, certaines personnes, du sel de soude, quand il y en a eu et alors on lavait la vaisselle. On la rinçait dans un deuxième bassin ou on avait également mis de l'eau chaude.

La plupart des maisons n'avaient pas d'eau à l'étage et c'était donc depuis le rez de chaussée qu'il fallait monter des cruches d'eau et cela constituait aussi toute une partie du travail de la bonne : veiller à ce que tous les pots les cruches soient remplies, que les eaux usées soient vidées et les seaux bien rincés avant d'être remis en place dans les chambres.

Les travaux de jardinage étaient également beaucoup moins faciles que maintenant. Pas de tondeuse à gazon et le gazon devait donc se couper à la faucille. Là aussi, il y avait tout un art de bien aiguiser la faucille. Et puis, il fallait le coup de main.

Le dimanche

Nous l'avons déjà dit, le noyau familial vivait beaucoup plus sur lui-même que maintenant. Il n'existait ni boy scouts, ni girl guides. Les enfants restaient avec leurs parents, on invitait des petits amis, on s'amusait dans le jardin des uns et des autres, mais on allait peu à l'extérieur.

Le dimanche, la distraction était généralement une promenade en famille. Donc papa, maman, les enfants, allaient en forêt, on allait chez des

amis, on allait beaucoup les uns chez les autres. Pas toujours pour de grands repas. Parfois évidemment, des dîners, des soupers étaient organisés, mais aussi tout simplement pour des goûters. La mère de famille faisait des gaufres, des tartes, et on invitait les amis avec leurs enfants. Parfois les familles se réunissaient pour faire de grandes promenades, soit dans la forêt, soit dans la campagne.

Les transports.

Les relais — les chemins de fer — la voiture — l'avion.

Au XIX^{ème} siècle, petit à petit le rail avait tué la route et j'ai vu — elle existe d'ailleurs encore dans un livre sur Bruxelles — une caricature montrant des voitures apprenant à leurs chevaux à faire des tours de cirque parce qu'ils n'avaient plus de transports à accomplir.

Bien entendu, il y a un éternel retour des choses et nous voyons aujourd'hui la route supplanter le rail. Mais enfin, vers les années 1890-1900, tout se passait par rail, d'ailleurs il eut été assez difficile de faire autrement. Les gens qui possédaient une voiture, c'était une voiture à chevaux. L'au-



Extra 1 du "Magasin Pittoresque", 1899.

tomobile n'est apparue qu'à l'extrême pointe du XIXème siècle. Là encore de façon très sporadique.

Ce n'est que beaucoup plus tard, surtout après la guerre de 1914, que la voiture est devenue d'usage plus courant, et surtout après la guerre de 1940-1945, où petit à petit la voiture s'est réellement démocratisée au point qu'à l'heure actuelle elle envahit vraiment nos villes et nos sites.

Mais au début du XXème siècle, on ne déplaçait qu'en train. Un cheval n'avait tout de même qu'une portée limitée. Mais, dira-t-on, comment faisait-on au siècles précédents.

Il y avait toute une organisation, il y avait les relais. Celui qui partait avec une voiture à chevaux trouvait des chevaux aux relais et pouvait donc faire reposer ses bêtes en en prenant d'autres. Par la disantion progressive des transports par route, ces relais avaient disparu et petit à petit c'était vraiment le train qui les avait supplantés. A tel point, par exemple, que dans nos déménagements assez nombreux nous prenions de grandes tapissières, mais ces tapissières étaient tirées par des chevaux depuis la maison jusqu'à la gare et, à la gare, étaient mises sur un train, un wagon plat, transportées ainsi à la ville où il fallait se rendre et où, là encore, on retrouvait des chevaux.

Il y avait encore de gros chevaux, genre brabançon, qui tiraient alors la tapissière jusqu'au domicile de destination. Pour nous, nous voyagions en train. Il y avait une 1ère, une 2ème, une 3ème classe : en Allemagne il y avait même une 4ème classe, presque des wagons à bestiaux entourés simplement d'un banc. Les gens qui ne trouvaient pas place sur le banc, ma foi ils restaient debouts.

Les wagons de chemin de fer étaient en bois à l'époque. Chaque compartiment avait sa portière et c'était une facilité en ce sens qu'on remplissait et on vidait le train beaucoup plus rapidement que maintenant, puisque chacun s'engouffrait directement dans son compartiment. Il n'y avait pas les longues bousculades aux marche-pieds au début et à la fin des wagons et les piétinements dans les couloirs. Les couloirs sont venus plus tard aussi. Avant cela, comme je vous le disais, il y avait une portière à chaque wagon et il me souvient avoir vu des gardes-contrôleurs passant en plein voyage d'un compartiment à l'autre, ce qui devait être une gymnastique assez dangereuse. Mais ils en avaient l'habitude sans doute et je n'ai jamais entendu qu'il y ait eu des accidents. Par contre, c'était assez dangereux par exemple, quoique à l'époque il y avait bien peu d'agressions, mais quand on était seul dans son compartiment, si à une gare intermédiaire montait un personnage douteux, et bien il fallait le subir jusqu'à la gare suivante, et on ne pouvait pas espérer aller chercher du secours dans le compartiment suivant, comme on le ferait à l'heure actuelle.

Il y avait des compartiments "fumeurs" et "non fumeurs" comme maintenant, mais il y avait aussi des compartiments pour dames seules, et une étiquette apposée à l'extérieur du compartiment indiquait "dames". Un monsieur ne se serait pas aventuré à y monter !

Il semblait assez peu recommandable pour une dame de monter seule dans un autre compartiment. Lorsqu'une dame s'aventurait à monter seule

AÉRO-CLUB des FLANDRES

Henri FARMAN

VAN 25 MEI
TOT 2 JUNI



L'Homme Volant
De Vliegende Mensch
Gent Nieuwe Dokken
Gand Nouveaux Bassins

25 Mai - 2 Juin 1908

Lith. Raoul Fréze, Anvers 1908. Papier en blanc et rouge. 125 x 84 cm.
Gand, Rijksuniversiteit Centrale Bibliotheek
Extrait de "Affiches sportives en Belgique 1880-1940"
Exposition Crédit Communal 1981

dans un autre compartiment, il y avait un petit vent de réprobation, il semblait que cette dame, peut-être, cherchait aventure.

Tout cela paraissait bien innocent maintenant.

Alors il y avait, comme maintenant d'ailleurs, ce qu'on appelait les trains de banlieue que nous appelons les omnibus ; il y avait les directs, les semi-directs, cela n'a guère changé.

La traction se faisait à la vapeur. Aussi voyait-on dans toutes les gares importantes une pompe à eau. C'était une espèce de grand bras muni d'un manchon de toile et lorsque la locomotive risquait de manquer d'eau pour préparer sa vapeur, aux gares importantes le machiniste détachait la locomotive, allait jusqu'à la pompe, remplissait le réservoir et revenait.

Tout cela impliquait évidemment une grosse perte de temps. Les reprises aussi, c'est une des choses sur lesquelles les trains gagnaient beaucoup de vitesse. C'est que la locomotive diesel ou électrique a des reprises beaucoup plus rapides. Tandis que la locomotive à vapeur, quand elle se remettait en marche, faisait "tchoul, tchoul, tchoul" et elle ne rattrapait sa vitesse qu'au bout d'une certaine distance.

Sur chaque locomotive il y avait deux hommes. Il y avait le machiniste proprement dit qui conduisait son train, en était responsable. C'est lui qui devait voir les signaux, les respecter etc. Et puis, il y avait le chauffeur de locomotive, qui était d'un grade plus bas que le machiniste et dont la vie pourtant était bien dure. Chaque locomotive était suivie d'un tender qui contenait la réserve de charbon ou de briquettes qui servaient à nourrir la chaudière. Ce pauvre homme, à coups de pelles, devait faire descendre le charbon ou les briquettes et les verser dans la chaudière. Ces deux hommes, côte à côte, subissaient la chaleur intense de la chaudière, en été comme en hiver. Mais en hiver cela s'aggravait du fait qu'ils avaient la poitrine face à une chaleur torride, mais la tête en plein vent. Beaucoup de chauffeurs et de machinistes mettaient un foulard, souvent un foulard rouge à pois noirs, sur leur tête, autant pour se protéger du froid que pour se garder de la poussière.

Ces braves gens dont la vie était très dure étaient toujours souriants et c'était même assez bizarre de les voir avec un visage noir de charbon, les cils, les sourcils peints de poussière de charbon, et leurs dents souvent d'un blanc éclatant qui faisaient un contraste.

Et ils riaient. Ils étaient souvent très gais, ils lançaient des calembours aux passants sur les quais, ils n'avaient rien de triste malgré la vie difficile, pénible qu'ils avaient. Ils étaient malheureusement un peu portés sur la boisson parce que, d'être toujours face à cette chaudière, cela les desséchait, les déshydratait et ils avaient soif. D'aucuns, bien entendu, portaient des gourdes de calé froid, mais il y en avait d'autres qui préféraient la bière.

Non loin de la gare de Braine-le-Comte, il y avait un tunnel et, pendant longtemps, on nous a dit que ce tunnel, pas du tout indispensable, avait été construit parce que les Hennuyers étaient jaloux du pays de Liège, de l'Ardenne, qui avaient des tunnels. Renseignements pris plus récemment auprès d'un fonctionnaire des chemins de fer, nous avons appris que la



Extrait du Guide des convenances par L. Leclercq - d

raison en était très différente. Il paraît qu'à l'époque construire un tunnel entre deux talus revenait moins cher que de creuser un passage, c'est pour cela donc qu'on avait fait les tunnels.

Après la guerre de 1940, il y avait déjà des trains qui passaient par la nouvelle voie, mais il y avait encore des trains qui passaient par le tunnel de Braine-le-Comte.

Depuis lors, il a été démolit, il a disparu. Et c'est là aussi un de nos souvenirs d'enfance assez marquant, parce que ce tunnel était à voie unique. Or, il y avait des trains venant de Paris-Mons-Bruxelles et d'autres de Bruxelles-Mons-Paris.

Comme il n'y avait qu'une voie, il fallait éviter les accidents et il y avait un pilote qui montait à bord de la locomotive. Aucun train ne pouvait passer le tunnel sans avoir son pilote à bord. Quand nous étions petite fille et que nous étions dans le train en attente, et que nous voyions le train venant en sens inverse, surgissant de ce trou noir, avec sur le marchepied un homme avec sa lanterne, cela avait un petit air diabolique qui nous impressionnait beaucoup.

Les trains étaient éclairés, je suppose au gaz, parce que l'électricité n'était pas courante. D'ailleurs, à la façon dont on allumait, je pense bien que ce devait être au gaz. Lorsqu'on était par exemple en attente dans une gare, on entendait à la nuit tombante des pas, un homme qui courait rapidement sur les toits des wagons et, de l'extérieur, il allumait donc les lustres qui devaient éclairer le train. Il y avait encore un autre aspect assez amusant. Les trains n'étaient pas chauffés. A l'heure actuelle, dès que le train n'est pas très bien chauffé, on tempête, mais à l'époque les trains n'étaient pas chauffés. Au départ des grandes gares on voyait des wagonnets sur les quais, poussés par des hommes, et sur ces wagonnets se trouvaient d'énormes bouillottes avec de l'eau très chaude. Nous avons dit qu'à l'époque chaque compartiment avait sa portière. Et alors on voyait le petit chariot arriver et les porteurs criaient "Attention aux pieds". Et on voyait tous les gens assis, soulevant leurs pieds, et on leur lançait une bouillotte devant chaque banquette. Alors on posait les pieds sur la bouillotte et mal foi cela réchauffait tant bien que mal. Evidemment, en route l'eau refroidissait et il arrivait parfois, et même souvent, par les grandes gelées, que les fenêtres des trains étaient givrées.

Chaque compartiment donc avait sa portière et, au moment où le train allait partir le chef-garde criait (les trains ont un numéro) "Le 3400, partez". Le train se mettait en route. Mais avant cela, il courait le long des portières et les gardes étaient responsables de la fermeture des portières. Alors, comme on criait "Attention aux pieds" pour les bouillottes, là le garde criait "Attention aux mains" et il claquait les portières. En plus de cela, il y avait une sorte de loquet qui fermait définitivement la portière. L'homme qui courait sur les toits des wagons m'en rappelle un autre qui courait à la nuit tombante, c'est l'allumeur de réverbères.

Pendant très longtemps, nos villes ont été éclairées par des réverbères au gaz. L'allumeur de réverbères avait un long bâton sur l'épaule. Au bout de ce bâton, il y avait une flamme entretenue je suppose avec du carbure

et il courait d'un réverbère à l'autre. D'un geste adroit, avec le bout de ce bâton, il poussait le robinet qui verrouillait le réverbère, il appliquait la flamme tout près, le réverbère s'allumait et le brave homme courait ainsi d'un réverbère à l'autre. C'est un métier qui a duré encore assez longtemps parce que même quand certaines rues étaient déjà éclairées à l'électricité, il en restait qui étaient éclairées au gaz, et pendant bien des années encore, on a vu courir l'allumeur de réverbères.

Depuis 1835, depuis la création de la première ligne de chemin de fer de Bruxelles à Malines, petit à petit le réseau s'est étendu et la route a perdu de son importance. Alors que dans le temps tout passait par la route, petit à petit, nous l'avons vu, tout a passé par le chemin de fer. Mais il y avait encore certaines régions moins modernisées de Belgique, et notamment dans le sud des Ardennes, où il y avait encore, de-ci de-là, des palaches. Je me souviens très bien qu'en 1909 ou 1910, je suis allée avec mes parents rendre visite à des cousins qui habitaient en France, tout près de la frontière, à Messincourt et à Remy-Allicourt-lez-Sedan. Nous devions à un moment donné quitter le tram et prendre une patache. C'étaient encore les pataches tirées par les chevaux, comme autrefois. Evidemment, tout cela depuis longtemps maintenant a été remplacé par des autobus. C'est d'ailleurs assez typique de voir combien tout est un éternel recommencement. Petit à petit, la route remplaça le rail.

Nous voyons de plus en plus les petites lignes secondaires qui sont desservies par des autobus qui sont les descendants modernes des anciennes diligences et des anciennes palaches. J'ai connu encore très longtemps les messageries et, notamment, les messageries Van Ghent qui en somme travaillaient parallèlement au chemin de fer. Il y avait déjà le chemin de fer qui faisait les expéditions de colis, les express, les tarifs 2 etc... Mais il y avait aussi les messageries Van Ghent qui étaient aussi une survivance des anciens transports par route. Ces messageries petit à petit sont mortes, mais maintenant nous voyons renaître énormément de transports par route.

Les marchandises très pondéreuses étaient aussi transportées par chaland. Là il n'y a rien de changé direz-vous, il y a toujours des chalands qui transportent le charbon, le mazout. Autrefois, on ne transportait pas le mazout, c'était le charbon, les céréales et encore bien d'autres choses.

Mais ce qui a changé, c'est la traction. Maintenant tous ces chalands sont propulsés par moteur et ont leur moyen de propulsion à bord. Etant enfant, nous avons encore connu, et très longtemps, la traction chevaline. C'étaient de bons gros chevaux qui suivaient le chemin de halage et qui tiraient les bateaux d'une écluse à l'autre. Nous avons même encore connu la traction humaine et c'était souvent des femmes ! Il paraît que c'est moins dur que cela n'en a l'air, mais quand on les voit comme ça, c'est très pénible !

Elles avaient une espèce de collier qui était autour de la poitrine et qui était rattaché à un câble, et elles tiraient le bateau. C'était aussi parfois des hommes, mais c'était très souvent des femmes. Je le répète, on m'a assuré que c'était moins dur, moins pénible que cela n'en avait l'air. Evidemment, il ne serait plus question à l'heure actuelle de mettre des gens qui seraient penser aux bateliers de la Volga !

Nous avons parlé ci-avant du prix des voitures de remise à Bruxelles. Il y avait aussi les voitures de place qui étaient celles qui stationnaient en ville comme aujourd'hui nos taxis. Je n'ai pu encore trouver le prix de ces voitures. Par contre, je me souviens qu'à Tongres il y avait des voitures de remise également.

Mon grand-père maternel étant industriel, il était directeur des Papeteries de Virginal, menait un train de vie beaucoup plus élevé que le nôtre puisque mon père était fonctionnaire. Il possédait donc plusieurs voitures, un break, un tilbury, un tonneau, un coupé, une Daumont, enfin plusieurs voitures et plusieurs chevaux.

Aussi, quand ma grand-mère venait en vacances chez nous, mon père ne voulait pas l'obliger à marcher, chose qui était pour elle inhabituelle, et il louait une voiture de remise. Je crois me rappeler qu'à Tongres nous louions donc un landau pour nous quatre, papa, maman, grand-mère et moi, et nous nous faisons conduire à la fontaine de Pline. La voiture stationnait et pour tout l'après-midi on payait 2 F. pour la voiture, le cheval et le cocher.

Au chapitre des chemins de fer, il me revient encore quelques souvenirs. Notamment, les mamans parlaient parfois, dans certains milieux bourgeois aisés, s'installer à la mer en juillet ou en août. Les moins rupins allaient au mois de septembre. En dehors de ces trois mois-là, il n'était pas question d'aller à la mer.

J'avais un oncle qui allait parfois au mois de mai et il faisait figure de petit original. Donc, on partait en juillet, août ou septembre. Les mamans louaient une villa ou un appartement, elles y résidaient avec les enfants et comme les pères n'avaient pas de congé, ils arrivaient soit le samedi soir assez tard — ils n'avaient pas congé le samedi — soit le dimanche matin. De toute façon ils rentraient le dimanche soir. Très irrespectueusement, on appelait cela "le train des cocus".

Il y avait aussi les trains de plaisir. C'étaient des trains qui partaient pour un jour. On prenait le train à Bruxelles, par exemple le dimanche matin, on allait à Ostende, à Blankenberge, et on rentrait le soir. C'était évidemment pour une classe laborieuse un peu plus aisée.

Dans un autre domaine, il y eut les trains des ouvrières qui travaillaient à ce qui est devenu la Fabelta et qui à l'époque était "Les Soieries du Tubize". Les soieries se traitaient à l'éther. Ces pauvres femmes travaillaient de nombreuses heures, peut-être 10-12 heures je ne sais plus, et elles étaient toute la journée au-dessus des cuves d'éther, de sorte que quand elles sortaient de l'atelier elles étaient absolument saoules. Il y avait un train qui était garé sur une voie secondaire à Clabecq. Quand elles arrivaient de l'atelier, souvent même je crois gardées par la gendarmerie, on les faisait monter dans le train, mais comme du bétail ! Les gardes devaient les pousser dans le train, elles étaient à moitié dépoitraillées. Je me souviens que nous changions à Clabecq pour aller à Braine-le-Château et je me souviens avoir vu de ces femmes hurlantes qui étaient à moitié hors des fenêtres du train, qui criaient, qui interpellaient les hommes, les gardes et les gardes les poussaient vraiment dans le train, comme du bétail. Elles étaient d'ail-

leurs bien payées. Bien payées, toutes proportions gardées... mais je sais qu'elles avaient la réputation d'être bien payées.

À ce moment-là beaucoup de gens de Clabecq se fournissaient au marché de Hal. Je me rappelle que ma tante, qui habitait Hal, disait que les femmes étaient payées tous les 15 jours et que tous les 15 jours le beurre et d'autres denrées étaient plus chers au marché de Hal parce que cet argent, qu'elles avaient gagné, ne disons pas facilement mais à un tarif un peu plus élevé que les autres, elles le dépensaient évidemment aussi facilement.

Au chapitre des trains, il y avait encore une chose aussi, j'en ai déjà parlé il y avait des compartiments de dames seules. C'était une étiquette qu'on collait soit à la vitre, soit sur la paroi et qui indiquait donc que seules les dames y étaient admises. Il y avait aussi des compartiments "ouvrières" parce qu'évidemment il n'y avait pas que des ouvrières des soieries ; il y avait d'autres ouvrières qui revenaient de Bruxelles vers la province et vice versa et des compartiments "Écoliers" et "Écolières". Il n'aurait pas été question à l'époque que des messieurs s'introduisent dans des compartiments "Dames" ou que des écoliers aillent rejoindre des écolières.

Au chapitre des voyages, disons qu'à l'époque personne ne voyageait à l'étranger. Quand je dis personne, j'exagère un peu. Nous avions parmi nos amis un monsieur et une dame qui, tous les ans, allaient passer le plus gros de l'hiver à Nice. Nous avions des cousins très lancés dans la haute société liégeoise qui, déjà avant la guerre de 1914, voyageaient en Suisse, en Italie, en Russie même. Ils sont allés jusqu'en Laponie, mais disons que c'était vraiment une très rare exception.

Nous avions aussi dans ces cousins des gens qui faisaient de l'alpinisme, mais c'était un milieu très, très restreint. Bien des gens ne faisaient pas de voyage de noces et dans la bourgeoisie moyenne, le voyage de noces classique c'était une semaine à Paris, et c'était déjà considéré comme une chose vraiment rare, exceptionnelle.

J'ai connu, dans les années trente, des personnes qui alors étaient déjà très âgées et qui m'ont raconté avoir fait encore la Suisse avec les voitures postales à chevaux.

Il paraît que c'était impressionnant de voyager au bord des précipices en restant toujours tributaire de la nervosité des chevaux. Mais seulement, il paraît que c'était d'un pittoresque extraordinaire.

Il serait bien malaisé aux gens d'aujourd'hui d'imaginer le calme, la tranquillité des rues d'autrefois. Il n'y avait que des voitures à chevaux, des camions à chevaux, mais tout cela faisait bien peu de bruit et il n'en passait pas tellement. Bien des choses se transportaient, des petites marchandises, en charrette à bras, par porteur, de toutes sortes de façons, mais nous n'avions pas la centième, la millième partie du bruit que nous subissons maintenant.

On n'entendait dans les rues que le pas cadencé des chevaux et les initiés — je n'en étais pas — les yeux fermés, reconnaissaient à l'ouïe la race des chevaux. J'ai entendu parfois mon père notamment dire, sans re-

garder "Tiens, ça c'est un brabançon, ça c'est un percheron..." parce que les gens avaient l'ouïe fine et étaient habitués à ce genre de chose.

Les premières autos sont arrivées dans les années 1890 et ma mère m'a raconté que lorsqu'elle était jeune fille — elle pouvait avoir 18 ans, ce devait être vers les années 1898 — un ami de son père était passé avec une voiture automobile et avait proposé à maman de lui faire faire le tour du village. Elle en avait été étourdie !

Cela paraissait une chose absolument extraordinaire. On en voyait très, très peu et très souvent d'ailleurs elles étaient en panne. C'était une chose assez drôle parce que très souvent il fallait encore qu'on recoure à un paysan pour qu'il vienne avec son gros cheval dépanner la voiture dont le moteur était tombé en panne.

Il y avait de ce fait une grande courtoisie entre automobilistes. Lorsque, quelques années plus tard, les voitures se sont un peu multipliées, lorsqu'un automobiliste en voyait un autre en panne, il n'aurait jamais voulu passer sans s'arrêter et offrir ses services.

La plupart des voitures étaient décapotables, et il était amusant de voir les dames qui portaient d'énormes chapeaux et qui par-dessus leur chapeau nouaient un grand voile. Elles faisaient d'ailleurs la même chose à la mer.

Il y a aussi le chapitre "Aviation" qui en était à ses premiers balbutiements. Je me rappelle qu'étant en vacances à Braine-le-Comte, chez ma tante, on a annoncé — on n'appelait pas cela un meeting en ce temps-là — enfin, il y a un certain Olieslagers qui est venu faire disons une démonstration d'aviation. Cela devait être vers les années 1909-1910. J'étais une toute petite fille et je me rappelle que Monsieur Olieslagers est venu avec un biplan. Toute la ville de Braine-le-Comte était là pour voir le prodige ! Il s'est élevé au-dessus d'une ou deux prairies et il est allé redescendre plus loin. Tout le monde était bouche-bée. Je me rappelle quand, des prairies où cela s'était passé, il est revenu vers la gare en traversant la grand-place et en empruntant la rue de la Station, on faisait vraiment la haie sur son passage et les gens s'extasiaient de voir ce monsieur qui avait quitté le sol.

Il y avait aussi à ce moment-là des meetings d'aviation à Stockel. Je me rappelle que papa est venu à bicyclette de Louvain pour assister, voir ce qu'il se passait et il m'a raconté qu'il avait vu tomber un des avions et que l'aviateur s'était tué. Si j'ai bon souvenir, il s'appelait Quinet. Il faut dire que jusqu'à la guerre de 14-18 la voiture et l'avion étaient vraiment des sujets de curiosité. On considérait ceux qui s'achetaient une voiture un peu comme des originaux. J'avais un oncle qui était médecin à Braine-le-Château et qui, déjà à l'époque, s'était offert une voiture Brasier pour faire ses visites. Il avait renoncé à sa jument et à sa vieille Daumont et il faisait donc ses visites en voiture. Mais je crois qu'il est plus d'une fois tombé en panne dans les sentiers de Braine-le-Château !

Les vacances

On n'allait pas à l'étranger, sauf quelques privilégiés, mais la plupart des gens passaient les vacances chez eux ou on allait dans la famille, mais aussi, on allait tout de même à la mer.

Knokke-le-Zoute était inexistant, Heist était à l'époque une plage de famille, Blankenberge était déjà un peu plus populeuse, Ostende évidemment était la reine des plages. Alors on commençait à parler légèrement de La Panne, de Coxyde, et de Wenduine.

Avec mes parents, nous allions à Wenduine. C'était une plage de famille, tranquille, et le plaisir était de se promener le long de la plage, surtout à marée basse, quand le sable était dur. Pour les enfants c'était, tout comme maintenant d'ailleurs, de faire des châteaux-forts, des pâtés et on s'amusait beaucoup.

Les mamans, je l'ai dit un peu avant, portaient de grands chapeaux qu'elles fixaient par un grand voile qu'elles nouaient sous le menton. Il ne serait pas venu à l'idée à nos mères d'aller "en cheveux" à la plage — une dame de qualité ne sortait pas en cheveux.

Il y avait aussi les bains de mer pour les enfants. Nous avions déjà des espèces de petits maillots. Mais les mamans avaient des costumes de bain vraiment inénarrables, une espèce de grosse toile et un pantalon très large, et là-dessus une tunique à larges manches. Ce devait être absolument agréable et pratique de se baigner avec cela !

On ne se déshabillait pas chez soi et moins encore sur la plage, mais il y avait des cabines qui étaient louées. A l'intérieur de la cabine, les bai-



Extrait de "Suzette et le bon ton" H. GIRAUD 1933

gneurs mettaient un seau d'eau qui n'était pas de l'eau de mer, pour qu'on puisse se désensabler les pieds en rentrant de la baignade.

Il y avait un petit escalier qui permettait de descendre et les dames farouches laissaient traîner leur cabine le plus loin possible jusqu'au bord de la mer pour y entrer sans être vues. C'était assez drôle parce qu'il n'y avait pas grand chose à voir, les dames étant avec des pantalons bouffants, des tuniques. Et pourtant, il y avait des gens alors, des messieurs paraît-il — on ne racontait pas cela aux enfants bien sûr — qui allaient se coucher dans les dunes avec des jumelles ou des longues vues pour apercevoir un bout de cheville ou peut-être un bout de mollet, parce qu'il y a toujours eu des voyeurs, même de ce temps-là.

A Wenduine, les distractions à part cela étaient très rares. Dans toutes ces plages il y avait le soir la Mère Catherine — cela n'était sûrement pas la même qui était à la fois à Heist, à Blankenberge, à Wenduine, mais on disait toujours la Mère Catherine — avec son orchestron dont elle tournait la manivelle avec vigueur.

Au-dessus, il y avait généralement un petit singe qui amusait les enfants. Les soirées de la jeunesse se passaient à danser en plein air sur la digue



Scène de 'Maison Pittoresque', 1897

au son de l'orchestron de la Mère Catherine.

Les amateurs de grandes marches, de randonnées, allaient plutôt passer leurs vacances dans les Ardennes. On y faisait de longues promenades qui, à l'époque, n'étaient pas balisées comme maintenant. On se fourvoyait parfois un petit peu. Les hôtels des Ardennes étaient généralement plus modestes que ceux de la mer. C'étaient des espèces de bonnes pensions de famille, sauf par-ci, par-là, notamment à Bouillon où il y a l'Hôtel de la Poste qui était déjà réputé.

Il y avait à Huy, cela n'est plus tout à fait l'Ardenne mais enfin, l'Hôtel de l'Aigle Noir qui avait aussi bonne réputation. Les autres étaient plutôt de bonnes pensions de famille où les gens allaient passer 8 jours, 15 jours et faisaient de longues promenades le long de la Semois ou dans les forêts ardennaises.

Avant la guerre de 14, pratiquement les ouvriers et les petits employés n'allaient pas à la mer. C'était vraiment hors de leurs moyens. Les départs de Bruxelles se faisaient dans trois gares qui étaient : la gare du Nord, Place Rogier, la gare du Midi, Place Jamar et la gare du Quartier Léopold à l'endroit où elle se trouve encore à l'heure actuelle. Rappelons que si la jonction a été ébauchée avant la guerre de 14, par suite de la guerre elle est restée en suspens et pendant très, très longtemps nous avons connu une amorce à la place Jamar et il a fallu arriver après la guerre de 40 pour que la jonction soit achevée.

Il existait encore alors au moins deux compagnies : il y avait les Chemins de Fer Belges, qui étaient les chemins de fer de l'état, et les Chemins de Fer du Nord, surtout dans les Ardennes. Il y avait la petite guerre entre les compagnies. Par exemple, si on voulait se rendre à Givet ou à Sedan, il fallait changer à Namur et monter dans un train du Chemin de Fer du Nord.

Régulièrement, si vous arriviez de Bruxelles à 9 05 heures, le train du Chemin de Fer du Nord était parti à 9 03 heures ! Tout cela s'est arrangé par la suite, mais si j'ai bon souvenir, la ligne a été reprise par les Chemins de Fer Belges entre les deux guerres et alors on a commencé à arranger les correspondances.

Tout de même, le voyage n'était pas commode. Pour aller par exemple à Sedan, il fallait changer à Namur, changer à Givet, re-changer à Charleville et puis à Sedan. C'est-à-dire que depuis lors on a beaucoup facilité toutes les correspondances, non seulement sur cette ligne-là, mais même sur d'autres.

Souvenirs, souvenirs ! Personnellement je n'ai été autorisée à faire du vélo qu'après la guerre de 14-18, car mon père avait pour principe que les enfants qui faisaient du vélo trop jeunes risquaient de s'abîmer le cœur, parce qu'ils roulaient trop vite et n'étaient pas raisonnables.

Je n'ai donc eu droit au vélo qu'à l'âge de 16 ans. Mais papa faisait du vélo bien avant et je le vois toujours nettoyant sa lanterne. Parce que pour les sorties nocturnes le cycliste avait une lanterne. Mais il ne s'agissait pas d'une lanterne électrique comme on a maintenant, mais simplement d'une lanterne au carbure. Je me rappelle que maman était horrifiée quand papa



Extrait du "Duc de Convenances" par Liselotte

s'occupait de nettoyer et recharger sa lanterne au carbure : cela sentait horriblement mauvais !

Nous nous étions proposés de donner encore certains prix que nous ne possédions pas.

Nous avons pu obtenir par exemple, grâce à l'amabilité du Chef de Service des Relations Extérieures à la S.N.C.B. quelques prix des trains avant la guerre de 14. En faisant le rapprochement avec les salaires d'alors et ceux de maintenant, nous nous apercevons que, malgré toutes nos récriminations, les trains sont moins chers maintenant.

Il y avait à l'époque 3 classes : la 1ère classe, la 2ème, la 3ème. Un Bruxelles-Ostende en 1ère classe coûtait 10,90 francs aller, 17,60 francs aller/retour ; en 2ème classe : 7,40 francs aller, 11,90 francs aller/retour ; en 3ème classe (ce qui correspondait à notre 2ème classe actuelle) : 4,40 francs aller et 7,05 francs aller/retour.

Si l'on tient compte de ce qu'un ouvrier relativement bien payé en Brabant gagnait 3 francs par jour, on se rendra compte que les voyages Bruxelles-Ostende aller/retour n'étaient pas précisément à faire tous les jours !

Monsieur Feron nous a communiqué également des prix pour le trajet Bruxelles Nord - Anvers. En 1ère classe simple : 4,50 francs, aller/retour 6,80 francs ; en 2ème classe simple : 2,90 francs, aller/retour 4,60 francs ; en 3ème classe simple : 1,75 francs, aller/retour 2,75 francs.

Les loisirs - les distractions

Il n'était pas question alors de radio et moins encore de télévision ! Il n'y avait pas de cinéma. Les cinémas ont commencé très modestement sur les grand-places. Il n'y avait pas de salle en général, peut-être à Bruxelles. Je n'en sais rien. Je crois que dans les grandes villes il y avait déjà quelques salles vers les années 12, 13, 14, mais avant cela les premiers cinémas, c'étaient de grands écrans en plein air et on projetait des images assez cahotantes, mouvantes. Ce n'était certainement pas la perfection.

Les théâtres. Il y avait bien sûr des théâtres de comédies, d'opéras dans les grandes villes - à Bruxelles, à Anvers, à Gand à Liège - mais dans les petites villes, il n'y avait évidemment rien de tout cela.

Il y avait alors les cercles locaux et dans les petites villes il y avait toujours au moins deux cercles : le cercle libéral, le cercle catholique. Les membres de l'un regardaient les autres d'un oeil torve et vice versa, parce qu'à l'époque, en province, il n'y avait souvent que des catholiques et des libéraux. Dans certains centres, comme à Gand, Liège, il y avait déjà des partis socialistes, mais dans les petites villes comme à Tongres par exemple où nous habitons à partir de 1911, les socialistes étaient pratiquement inexistants.

C'étaient les libéraux qui représentaient la gauche !

Il y avait bien entendu le cercle libéral et il y avait des concerts, vaillade, que vaillade, selon ce que valaient les dirigeants qui essayaient de trouver quelques artistes.

Il y avait aussi par-ci, par-là une troupe théâtrale. J'ai assisté à une ou deux représentations étant petite fille à Tongres et j'étais trop inexpé-



Extrait du "Magasin Pittoresque", 1867

tée pour pouvoir critiquer. Cela me paraissait très bien, évidemment, je n'avais jamais rien vu ! Je ne pourrais pas dire si c'était valable ou non.

Mais alors, dira-t-on, que faisaient les gens ? La plupart des gens allaient se coucher à 9-10 heures, 9 heures souvent. L'éclairage n'était pas fameux, il n'y avait guère de distractions, et quand on avait lu le journal, quelque livre, il n'y avait plus qu'une chose à faire : prendre son bougeoir et aller se coucher.

Surtout chez les gens de province. La grande distraction c'était la gastronomie, les amis, les dîners, les réunions de famille et on allait l'un chez l'autre.

Maman m'a raconté que chez ses parents, par exemple, mon grand-père recevait des amis, de la famille, des industriels du coin et les repas de midi, qu'on appelait des dîners, se prolongeaient fort avant dans l'après-midi. Et puis, lorsqu'il faisait beau, les messieurs se réunissaient au jardin,



Extrait du "Magasin Pittoresque", 1900

dans une glonette souvent, et alors c'étaient des parties de vin, des parties de Bourgogne à n'en pas finir !

Nous pouvons trouver cela maintenant un peu pauvre comme distraction, pas intellectuel pour deux sous, mais il y avait à ce moment-là très peu de ressources en province.

J'insiste, dans les grands centres il y avait déjà toutes sortes de distractions et les gens avaient un esprit un peu plus développé. Ce qui ne veut pas dire que les gens de province étaient aussi bêtes qu'on veut bien le croire. Parce que s'ils n'avaient ni théâtres, ni grandes sorties, ils avaient la lecture et les gens lisaient énormément, beaucoup plus qu'on ne l'imagine. Bien entendu, dans une certaine classe sociale...

Il y avait aussi alors les fêtes de quartier, les kermesses, qui maintenant n'ont plus tellement d'importance, tandis que les kermesses prenaient une très grande place dans la vie des gens encore au début de notre siècle. On allait à la kermesse de son quartier, on allait à la kermesse des villages voisins. Pas nous, bien entendu. Dans ma famille nous n'étions pas des gens à aller aux kermesses, mais je parle de la masse des gens, des travailleurs, des ouvriers. C'était leur grande distraction et souvent même, s'il n'y avait pas de salle assez grande, on montait des tentes énormes au moment des kermesses et les gens allaient danser, soit au son d'un orchestre, soit au son d'un orchestron dans le genre des orchestrons des moulins galopants.

Ceux qui veulent voir ce qu'étaient ces orchestrons feraient bien d'aller, je crois que c'est à Oostduinkerke ou à Coxyde, au musée où on voit un certain nombre d'orchestrons, comme on en voyait dans les kermesses, dans les foires etc...

J'ai dit que nous n'étions pas des gens qui allaient aux kermesses, ce n'était pas tout à fait vrai.

Plus vraiment dans ma génération, mais dans la génération de mes parents encore, dans les petites villes, pendant la kermesse on se recevait dans les familles bien entendu, c'était l'occasion de faire de grands repas, de faire des multitudes de tartes les plus variées. Et puis, il y avait une soirée de bal populaire qui se passait sur la grand place. Il faut dire que là la bourgeoisie se mêlait allègrement aux gens du peuple et c'était un jour de rapprochement général. Je ne crois d'ailleurs pas que cela se passait dans les grandes villes. Encore une fois, c'était à la campagne et dans les petites villes de 10-12.000 habitants, les petites villes de province. C'était, paraît-il, parfois très amusant.

Il n'y avait certainement pas de télévision, mais pas de radio non plus.

Pourtant, je me souviens qu'avant la guerre de 1914, étant petite fille, j'étais en vacances chez ma tante à Braine-le-Comte, et sa fille et elle m'ont emmenée chez les pères Propus (il y avait pas mal de religieux français qui s'étaient réfugiés en Belgique après la Loi Combes) et je me rappelle que nous sommes allés chez ces pères français qui étaient à la rue Basse à Braine-le-Comte. On m'a fait entendre, avec un casque, du morse qui arrivait par sans-fil.

Je ne comprenais rien bien entendu, mais j'ai écouté cela vraiment avec extase, ces bruits, ces "tac, tac, tac" qui arrivaient de si loin et sans fil.

Le téléphone

Il y avait peu de gens qui avaient le téléphone. Dans les villages, peut-être même dans les petites villes, le téléphone fermait à 8 ou 9 heures du soir. C'est-à-dire que la préposée terminait sa journée à cette heure-là et alors on était sans téléphone pour toute la nuit, de sorte que ce n'était que d'un secours très relatif. Nous qui sommes habitués à avoir le téléphone automatique jour et nuit, cela nous paraîtrait évidemment assez bizarre.

Les communications se sont obtenues d'ailleurs, jusqu'au début des années trente si j'ai bon souvenir, sur demande. Il y avait donc des préposées qui étaient dans le bureau du téléphone, on devait décrocher, tourner une manivelle qui actionnait une sonnerie et la demoiselle du téléphone vous répondait "Allo" et vous demandiez un numéro.

Cela a donné lieu à des disputes, des bagarres homériques ! Parce que dès qu'une communication téléphonique n'arrivait pas tout à fait normalement, on rouspétait sur la demoiselle, la demoiselle répondait, cela s'envenimait et les discussions avec les demoiselles du téléphone étaient vraiment homériques.

Tout cela, bien entendu, a cessé le jour où enfin on a eu le téléphone automatique, mais, je le répète, ce ne fut je crois qu'avant la guerre de 1940. Lorsque l'on devait obtenir une communication en province par exemple ou à l'étranger, parce qu'il y avait déjà des communications internationales, cela durait assez longtemps. Mes parents m'ont raconté qu'ils se sont mariés en 1902. Ils ont fait le classique voyage de noces à Paris, et de Paris ils ont téléphoné à mes grands-parents. Cela allait très bien mais il fallait de la patience parce qu'il fallait que depuis Paris ou depuis Bruxelles, par différents relais, on finisse par obtenir la communication, ce qui n'était pas toujours chose facile.

Parfois les lignes étaient surchargées et alors, je le répète, c'étaient des enguirlandages pas toujours très polis !

Les chanteurs de rue

Les chanteurs de rue, nous les ignorons. C'est-à-dire oui, il y a des chanteurs, c'est un autre genre maintenant. Ce sont des jeunes avec des guitares, parfois de jeunes drogués, parfois de charmants musiciens, mais c'est très différent. Ils chantent des chansons à la mode ou parfois même de la musique classique. Il m'arrive d'entendre ici à Bruxelles, aux Galeries St. Hubert, parfois de la très belle musique.

Mais ce n'était pas du tout cela au siècle passé, au début de notre siècle. C'étaient des chanteurs qui chantaient des chansons de circonstance. Par exemple, il y a eu à Bruxelles un crime abominable. Tout au début de ce siècle ou à la fin du siècle passé, on a trouvé une petite fille assassinée dans une église, la petite Van Kalken. Et bien, aussitôt il y a un compositeur populaire qui a fait une mélodie en je ne sais combien de couplets qui racontait les malheurs de la petite Van Kalken.

C'était imprimé aussitôt sur des feuillets roses ou bleus et il y avait un accordéoniste ou un musicien quelconque, accompagné d'un chanteur ou d'une chanteuse, il y avait toujours une personne du groupe qui vendait la mélodie. Tandis que le chanteur ou la chanteuse chantait la mélodie, l'autre essayait d'en vendre. Cela se vendait 5 ou 10 centimes, je ne sais plus, et tout le monde reprenait en chœur les malheurs de la petite Van Kalken ou d'autres. Il y a eu à un moment donné aussi un grand criminel dans les Ardennes. Là aussi, c'était une bande de brigands qui effrayaient les gens, tuaient les fermiers etc. On en faisait alors de longs refrains qui n'en finissaient plus et que le public reprenait en chœur.

L'arracheur de dents

Il y avait aussi les camelots, les marchands d'herbes qui guérissaient tous les maux et surtout, le dentiste. Il y avait le dentiste Thyssen que j'ai encore vu. Il arrivait avec un camion, il s'installait et il arrachait les dents. On ne soignait pas les dents dès l'école comme maintenant et beaucoup de gens souffraient terriblement. Tout le monde ne pouvait pas s'offrir le dentiste et alors, sur la place, il faisait le boniment. Il y avait alors parfois de l'hésitation, des gens qui avaient peur — "va-t-y faire mal, va-t-y pas faire mal?".

Finalement, il y avait un courageux qui grimpait sur le camion et apparemment il ne souffrait pas, parce qu'au moment où Thyssen brandissait sa pince, son davier, et arrachait la dent, il y avait un tambour qui faisait un bruit formidable, si bien que même si le malheureux avait crié, on n'aurait pratiquement rien entendu. J'ai vu cela encore par exemple sur la Place du Marché à Louvain et c'étaient surtout des gens de la campagne qui venaient se faire arracher leurs mauvaises dents.

La vie scolaire

La vie scolaire alors était très différente de ce qu'elle est maintenant. On n'aurait jamais imaginé des classes mixtes. Les filles et les garçons étaient rigoureusement séparés et il n'aurait pas fallu qu'une petite fille, en rentrant de l'école, fasse la causette avec un garçon du collège ou de l'athénée. C'eût été très mal vu. Pour peu qu'on l'ait rapporté au directeur ou à la directrice de l'école, à la sœur supérieure, c'eût été pratiquement une cause de renvoi. En tous cas, on aurait prévenu les parents pour qu'un tel scandale ne puisse se reproduire.

Bien entendu, toutes les petites filles n'étaient pas de vrais prix de vertu. Il y en a toujours eu de plus émancipées. Je me souviens fort bien qu'à Tongres il y avait une fille, très jolie d'ailleurs, qui avait très mauvaise réputation parce qu'elle avait souvent dans ses poches, paraît-il, des billets que lui adressaient les garçons.

Je pense que cela devait être malgré tout assez innocent, mais à l'époque on trouvait cela absolument impensable. Lorsque les parents étaient prévenus, les filles étaient sévèrement punies car c'était, bien entendu, les filles qu'on punissait ! On avait toujours plus d'indulgence pour les garçons.

La distribution des prix prenait pas mal de place dans la vie scolaire. Bien avant le "Jour J", on nous entraînait à apprendre des saynètes, des chants, à jouer du piano pour celles qui suivaient des cours de piano. Je me rappelle que j'étais très fière en 1914, j'avais 10 ans, d'avoir été choisie pour participer à une sorte de petit ballet. Cela devait avoir lieu le 6 ou le 8 août, parce que les vacances scolaires se plaçaient tout autrement que maintenant. Les vacances scolaires commençaient vers le 5, 6, 7 août et on rentrait en classe au début d'octobre. Tout cela a été avancé maintenant. La guerre de 1914 a éclaté le 4 août et, si j'ai bon souvenir, cette distribution de prix à laquelle j'étais si fière de participer aurait dû avoir lieu le 6 août. Dans les conjonctures tragiques de l'époque, on a supprimé la distribution des prix. Et voilà, l'unique fois où j'aurais pu me présenter en ballerine sur une scène, elle m'a été ravie !

Les filles n'étaient guère admises aux universités. C'est tout juste si, dans les grandes villes encore une fois, il y avait des lycées. Il y en avait à Bruxelles, il y en avait je pense à Liège, probablement à Anvers, peut-être à Gand. Mais en tous cas, dans les petites villes, les études des filles se terminaient inmanquablement à l'école moyenne, ce qui ne veut pas dire qu'après on n'était pas autorisée à suivre des cours de perfectionnement à titre privé, des cours d'art, tout ce qu'on voulait, mais cela se passait à titre privé.

Mon père m'a dit qu'il avait fait son droit à l'U.L.B. aux environs de 1883-1895 et déjà alors il y avait les Soeurs Poplain qui avaient fait leur droit. Mais elles n'ont jamais pu pratiquer. Cela fait que ces pauvres filles avaient le diplôme de Docteur en Droit mais n'ont jamais pu travailler en tant qu'avocat, puisqu'elles n'étaient pas admises à prêter serment, elles n'étaient pas admises au Barreau de Bruxelles.

A l'époque, pas de sécurité sociale.

Une visite médicale coûtait 1 franc, 2 francs, selon l'endroit, selon aussi la situation des patients. Bien entendu, déjà à l'époque, il y avait de grands spécialistes qui demandaient 10, 15, voire 20 francs pour une consultation. Il y avait beaucoup moins de spécialistes qu'aujourd'hui. La plupart du temps, les gens se contentaient d'un généraliste et beaucoup même se contentaient de rien du tout, parce que pour les pauvres gens tout cela était beaucoup trop cher.

Bien sûr il y avait des hôpitaux. Mais les hôpitaux étaient des endroits pas toujours très recommandables. Il n'y avait évidemment que de pauvres gens qui y allaient et ils étaient souvent traités un peu durement.

Pas de lois sociales non plus à l'époque. Rien du tout. Il n'y avait pas de syndicaux, pas de mutuelles et pas d'allocations d'aucune sorte, pas

d'allocations familiales. Les gens devaient se débrouiller avec leur tout petit salaire, même quand ils avaient plusieurs enfants.

Il n'y avait pas, bien entendu, de consultation pré- et post-natale, pas de consultation pour nourrissons. Tout cela est venu après la guerre de 1914-18. Il faut dire que la vie jusqu'après la guerre a été assez rude aux pauvres gens.

Dès la fin du siècle passé, les ouvriers eux-mêmes ont créé par leurs modestes moyens des sociétés de secours mutuel. Ils y apportaient de petites cotisations et arrivaient tout de même ainsi à s'entraider. Mais il n'y avait là rien d'officiel et pour aider les gens il n'y avait que le Bureau de Bienfaisance. Comme je crois l'avoir dit déjà, le bureau de bienfaisance... encore fallait-il être du bon côté du manche !

Si le bureau de bienfaisance était à majorité catholique, il fallait aller à l'église. Si le bureau de bienfaisance était à majorité libérale, il était préférable de ne pas aller à l'église. Tout cela était bien compliqué, très injuste et si, à l'heure actuelle, il reste encore pas mal d'injustices sociales, car rien n'est parfait, il y a un progrès énorme que malheureusement les jeunes de maintenant ne peuvent plus mesurer s'ils n'ont pas connu ces temps extrêmement difficiles.

Pour secourir les malheureux, il y avait évidemment les dames d'oeuvres. Beaucoup faisaient cela avec énormément de cœur, avec beaucoup de gentillesse ; mais à côté de cela, il y avait, surtout chez les parvenus, une espèce de condescendance, on traitait le pauvre comme un mineur, c'est tout juste si on ne lui reprochait pas d'être pauvre. Faire la charité, comme on disait alors, était un privilège de riches. Je me rappelle, étant jeune, avoir entendu un jour une réflexion qui, à l'époque, ne m'a heurtée qu'à moitié mais qui, à la réflexion, maintenant me donne froid dans le dos. C'était un monsieur bien gentil, un brave homme, gros bourgeois, et quand on a commencé — parce que cela non plus n'existait pas — à créer toutes sortes d'oeuvres, la Croix de ceci, la Croix de cela, Oeuvres pour le Cancer, pour secourir un tas de gens, on a demandé des cotisations et je me rappelle que ce monsieur m'a dit d'un air vraiment convaincu : "Cela ne me plaît pas. On donne son argent, on ne sait pas où il va et puis enfin, qu'on laisse tout de même au moins aux riches le plaisir de donner."

Quand je repense à cela, "le plaisir de donner", le plaisir de donner qui est toujours peut-être un plaisir pour celui qui donne, mais plus ou moins une humiliation pour celui qui reçoit. Là je dois dire que je suis tout de même très partisan de toutes les institutions que nous avons maintenant qui peuvent secourir les gens sans les humilier.

Bien entendu, il ne faut pas tomber non plus dans l'excès contraire, comme certains édiles que je connais, qui prennent prétexte de ce qu'il ne faut jamais humilier les gens pour ne pas sortir un sou de leur poche. C'est devenu un paravent qui les empêche de donner et d'aider, parce qu'il y a tout de même des cas où un petit secours affectueux pourrait faire plaisir.

Tout ce que je raconte peut paraître bien décousu, mais n'est-ce pas normal, puisqu'en somme ce sont des souvenirs que j'égrène. Et lorsqu'à

un moment donné on s'arrête dans le mouvement de la vie, qu'on s'assied ou qu'on se promène, et que le cerveau continue à marcher, les souvenirs se pressent, mais pas nécessairement en ordre de bataille, comme des soldats qui vont à la manoeuvre ou des poules qui vont aux champs.

Une chose en rappelle une autre. D'un coup, un mot évoque un tas de souvenirs, parfois une odeur, un bruit, un son, de la musique. Tout cela est sujet à faire lever des souvenirs et, forcément, comme je le disais, pas en ordre régulier.

Les processions d'autrefois

Comme elles étaient jolies, parfois naïves, pas toujours très esthétiques ! On y chantait aussi assez faux parce que les chorales de village n'étaient pas toujours magnifiquement organisées... Mais enfin, tout cela avait un charme, avait un joli côté et je pense parfois à cette mélodie de César Franck qui commençait par : "Dieu s'avance à travers les champs". C'est vrai, c'était toute une image cette procession qui sinuait à travers les chemins de campagne. Là où il y avait des maisons, les gens faisaient un petit autel à leur fenêtre ou à la porte qu'on laissait ouverte et, à certains endroits, la procession s'arrêtait, les gens du quartier avaient organisé un reposoir avec des fleurs, des bougies allumées. Le Saint Sacrement s'arrêtait, on donnait la bénédiction, tout le monde s'agenouillait et, bien entendu, surtout dans les villages et les petites villes, on notait au passage les gens qui n'avaient pas orné leurs fenêtres, ne fut-ce que de deux bougies et on disait : "Ceux-là, ce sont des bleus, ce ne sont pas des catholiques."

Je garde encore dans un coin de mes réserves une petite corbeille doublée de reps bleu dans laquelle nous mettions des fleurs. Les petites filles jonchaient les rues avec des feuillages et des fleurs qui embaumaient. On passait des heures à aller dépouiller les bosquets, les jardins, pour avoir de très jolies fleurs et les corbeilles se gardaient d'une année à l'autre. C'étaient des corbeilles en fine vannerie qui étaient doublées de soie ou de reps mauve, bleu, rose, tout cela était très joli.

La plupart des processions ont été supprimées. Il paraît qu'elles encombrèrent les rues, qu'elles sont désagréables pour les automobilistes, on bloque la circulation. Mais bien entendu, on autorise les cortèges de revendications, on autorise le cortège du 1er mai, on autorise un tas de cortèges de gens, souvent criant la haine, portant des pancartes vengeresses ou revendicatrices et du moins les processionnaires n'ont jamais cassé de vitres, n'ont jamais démoli des terrasses, n'ont jamais molesté les passants.

On ne peut en dire autant des cortèges politiques et syndicaux, qui ont le droit d'avoir lieu bien entendu, mais il faudrait aussi qu'ils se conduisent bien et que les processions aussi aient lieu, et Dieu sait que je ne suis pas une bigotte, mais c'était un joli côté de notre folklore.

Maintenant on tolère les cortèges carnavalesques et alors, comme nous le disions, les cortèges politiques. On tolère certaines processions à condi-

tion qu'elles aient un caractère historique et c'est très bien, nous en sommes fort heureux. Par exemple, il y a les Marches d'Entre Sambre et Meuse, il y a les "Gelai" à Lembeek, il y a encore d'autres cortèges qui continuent. Mais dans les grandes villes, en général tout ce qui ressemble de près ou de loin à une procession a été proscrit sous prétexte qu'elles encombrèrent les rues.

Les douceurs et les pâtisseries des jours de fête

Les jeunes à l'heure actuelle, et même les moins jeunes, trouvent tout à fait normal d'avoir des oranges à longueur d'année, d'avoir des pamplemousses, d'avoir des avocats, d'avoir un tas de fruits exotiques, des bananes. Tout cela était presque inexistant, ou rare en tous cas, jadis. Je me rappelle, les premières oranges nous les recevions à la Saint Nicolas. Elles étaient jaunes comme des citrons, sûres, on devait y ajouter du sucre et elles devenaient un peu plus normales une fois le mois de février. Nos mères en profitaient, c'était la saison où on faisait les confitures d'oranges, une des plus compliquées à faire d'ailleurs. En dehors de cette stricte période de décembre à mars, il n'y avait guère d'oranges. Maintenant on a des oranges à longueur d'année, on a des pamplemousses qu'on ne voyait guère autrefois, on a des bananes qu'on commençait à voir quand j'étais enfant. Il y a eu à un moment donné tout un emballement pour les bananes parce que certains médecins avaient dit que c'était un aliment complet. On en est revenu bien entendu, la banane est un aliment comme les autres, qui prend part à nos agapes et à nos repas journaliers, mais on ne peut pas dire que ce soit là un aliment complet.

Aux fêtes, comme à la Sainte Marie quand nous allions chez ma grand-mère, le dîner se terminant généralement par ce qu'on appelait un gâteau Laurier. C'était une pâte feuilletée avec de la crème pâtissière et sur ce gâteau il y avait de l'angélique, des fruits confits, des cerises confites.

Alors il y avait aussi le classique Saint Honoré, la tarte meringuée qu'on ne voit absolument plus maintenant. C'était une tarte feuilletée également, garnie de crème pâtissière et de meringue, un peu à la manière de ce qu'on appelait aussi à l'époque les Religieuses. On ne les voit plus beaucoup non plus. C'était aussi une pâte feuilletée enduite de confiture et de meringue.

Bien entendu, il y avait le gâteau moka, fait donc à la crème au beurre, parfumée au café, et tout autour il était généralement garni d'amandes émondées et coupées en fines lamelles. C'était un régal que les enfants appréciaient beaucoup.

Et puis, d'usage plus courant, il y avait la tarte au sucre brun, la tarte au sucre et alors toute une série de tartes aux fruits : aux prunes, aux pommes, aux abricots, des tartes avec des lamelles de pâte, des tartes à la confiture, tout cela, les enfants l'appréciaient beaucoup.

Les fêtes chrétiennes

A Pâques, nous recevions des oeufs mais pas énormément, de ces beaux oeufs en chocolat – ils existaient déjà mais moins somptueux que maintenant – et nos mères laissaient cuire des oeufs durs.

Une partie des oeufs étaient cuits dans de l'eau où l'on avait mis, si j'ai bon souvenir, des pelures d'oignons, ce qui rendait les écailles un peu brunes. D'autres, lorsqu'ils étaient cuits dans une eau normale, nos mamans les décoraient, les peignaient avec des produits qui n'étaient pas nocifs. On dissimulait tout cela dans le jardin lorsque "les cloches étaient revenues de Rome" parce qu'il était bien entendu qu'à partir du Vendredi Saint les cloches ne sonnaient plus, elles étaient parties pour Rome. Comme j'ai toujours été assez naïve dans ce genre de choses, je me mettais dans le jardin pour les voir revenir ! Je ne les ai jamais vues revenir, elles volaient sans doute trop haut, mais seulement elles avaient tout de même, au passage, laissé tomber des oeufs dans le jardin et je les trouvais dissimulés dans les plantes. Nous avons un très grand jardin et cela prenait beaucoup de temps d'aller chercher tous les oeufs en chocolat et autres.

Noël était moins fêté autrefois. Moi je faisais figure d'originale parce que j'avais lu – je lisais déjà beaucoup à l'époque – qu'en Angleterre, en Allemagne, on fêtait Noël et j'avais insisté auprès de mon père qui était arrivé à me faire fabriquer une espèce de petite crèche parce qu'on n'en vendait pas dans le commerce.

Il avait fini – que ne font par amour les parents – par me découvrir tout de même une petite vierge, un petit St. Joseph, un enfant Jésus, peut-être un ou deux bergers et j'avais ma petite crèche. Mais c'était exceptionnel.

Des arbres de Noël ? Il n'en était pas question. Avec la présence allemande pendant la guerre de 14-18 et le reflux des anglais après, on a commencé à mettre des sapins sur les places publiques et petit à petit la mode en est entrée chez nous.

Donc c'est relativement récent et pas antérieur à la guerre 14-18, comme la plupart des choses que je raconte maintenant. Les gens riches, même des bourgeois aisés, s'offraient aux grandes occasions du homard et aussi des huîtres. Je crois bien me rappeler que ma mère m'a raconté qu'un tonnelet de 100 huîtres coûtait 5 francs.

Evidemment, dans les villages comme là où elle habitait à Virginal, il n'était pas question d'huîtres, il n'était même pas question de poissonnier – il n'y avait pas de poissonnier – mais mon oncle qui allait journellement à Bruxelles pour ses affaires, rapportait un tonnelet d'huîtres. Des huîtres qui n'étaient pas ouvertes, qu'on devait ouvrir soi-même et qui coûtaient donc 5 francs le cent.

Par contre, la grande fête des enfants chez nous c'était la Saint Nicolas. Bien entendu, à part certaines familles très riches, les jouets étaient plus modestes que maintenant, il n'y avait d'ailleurs pas de jouets scientifiques de ce temps-là. Nous avions des poupées, les garçons avaient de petits chevaux de bois, il y avait des jeux, des "Nain Jaune", des jeux de dominos,

toutes sortes de jeux que nos parents nous donnaient. Il y avait aussi les friandises – il y avait du chocolat, des speculoos, des biscuits.

Lorsque les garçons, ou même les filles, avaient été fort difficiles, il leur arrivait de trouver, au lieu de jouets, un fouet car Saint Nicolas récompensait les enfants sages et punissait les autres. Etant gosse, je me rappelle fort bien que Saint Nicolas s'annonçait déjà quelques jours avant la fête. Quand nous habitions Heverlee, il y avait une vitre mobile à notre porte de rue, on avait frappé à la porte et, tout d'un coup, je suis allée voir, on avait jeté des bonbons dans le couloir. J'ai dit à mes parents : "Comme c'est drôle, le domestique de Saint Nicolas ressemblait si fort à notre voisin !". La candide créature évidemment n'avait pas un instant imaginé que ce put être le voisin !

Quand nous habitions Tongres, St. Nicolas passait sur un âne – je crois que c'était la veille de St. Nicolas, au soir – et quand j'y repense maintenant, il devait porter un costume assez pelé. La barbe était peut-être simplement une peau de lapin, mais les rues étaient très peu éclairées de ce temps-là. Nous étions tous heureux et anxieux à la fois de voir passer St. Nicolas avec Hans qui était le Père Fouettard dans le palais local. St. Nicolas distribuait des speculoos aux enfants pauvres.

Dans le Hainaut, c'est-à-dire surtout dans le Bonnage, peut-être aussi dans le Centre, ce n'était pas la St. Nicolas qu'on fêtait, c'était deux jours avant, le 4 décembre, on fêtait la Sainte Barbe. On disait communément "La Sainte Barbe est la femme de St. Nicolas". C'est une certaine façon de voir l'hagiographie, mais à la Ste Barbe personne ne travaillait, tout le Borinage venait à Mons et c'était la grande fête des grands et des petits. Ma plus belle St. Nicolas fut celle que j'ai reçue à Heverlee. Nous avions une maison à bel étage et les jouets, les chocolats, les bonbons se trouvaient dans le salon, au bel étage. Tout d'un coup, j'entendis un petit chien qui pleurait au rez de chaussée, dans les sous-sols. Je suis descendue – comment ne suis-je pas tombée dans l'escalier ? – comme une folle et j'ai trouvé un petit chien, un petit bâtard de Carlin et de Ténériffe. Ma mère lui avait mis un ravissant noeud bleu pâle qu'il avait déjà trouvé moyen de défaire. Il avait arrosé copieusement le pavement de la cuisine, il y avait traîné son noeud bleu pâle... On ne peut pas dire que le spectacle était splendide, mais j'ai été tellement heureuse d'avoir un petit chien que je n'ai plus rien regardé d'autre de mes jouets. Je dois dire que je n'ai pas changé depuis et que mon chien est toujours pour moi le compagnon auquel je tiens énormément !

Images disparues de nos villes

S'il y avait régulièrement le passage obligé des lessiveuses, des repasseuses, des couturières à la journée, il y avait aussi le passage régulier de l'horloger. Je ne pourrais absolument plus dire s'il venait une, deux ou quatre fois par an, je n'en sais plus rien, mais on avait un abonnement chez l'horloger – je ne pourrais absolument plus dire ce que cela coûtait – et

l'horloger venait à domicile. Il réglait, huilait, nettoyait toutes les pendules de la maison. Il y avait généralement plusieurs pendules : celle de la salle à manger, celle du salon, de la cuisine et parfois, chez certaines personnes, un régulateur ou une pendule genre caisse dans le couloir, et l'horloger passait plusieurs heures à tout graisser, nettoyer, huiler. Maintenant j'ai une pendule qui doit dater des environs de 1850. Il n'y a plus d'horloger qui vient et jusqu'à présent, elle est de très bon vouloir, elle continue à marcher jusqu'au jour où elle rendra l'âme.

Autre image disparue de nos villes, c'est le prêtre qui portait l'Extrême Onction aux mourants. Maintenant, certainement il y a des prêtres qui portent l'Extrême Onction aux mourants, mais tout cela se passe dans la plus grande discrétion.

Autrefois, c'était très différent. Le prêtre quittait l'église en surplis, avec un enfant de chœur qui faisait résonner une petite clochette tout le long du chemin. On le suivait du regard pour voir chez qui il allait, les femmes se signaient, s'agenouillaient, les hommes se découvraient. Il y a d'ailleurs un tableau au Musée Charlier, d'un certain Dubois, appelé "L'enfant de chœur", de ces petits enfants de chœur qui allaient avec le prêtre porter l'Extrême Onction aux malades, aux mourants.



Extrait de "Mégane Pitresque" 1900



Extrait de "La Gazette de bon In" Duculot 1902

C'est une image qui serait bien insolite dans nos villes actuellement. Tout cela faisait partie de la vie de tous les jours et conférait une certaine poésie parfois une poésie triste bien sûr, à nos villes. Cela faisait partie de l'histoire du folklore. Tout cela est révolu irrémédiablement.

La sortie des dames

En revoyant certains passages de mon récit, je m'aperçois qu'il est peut-être empreint d'un certain provincialisme et que certaines choses que j'affirme n'étaient peut-être pas tout à fait pareilles à Bruxelles. Je l'ai dit déjà pour ce qui concerne le logement : si en province on n'imaginait pas d'habiter en appartement, par contre c'était déjà chose courante à Bruxelles et peut-être dans les grandes villes.

La même chose en ce qui concerne les pâtisseries et salons de thé : il n'en existait pas dans les petites villes où nous habitons, par contre il y avait déjà à Bruxelles la pâtisserie-salon de thé Pnmavesi, Werly, Locus, Marchal je crois, et peut-être d'autres qui m'échappent maintenant.



Extrait de "Mœurs Provinciales", 1897

Il en allait de même pour les sorties des dames. Si en province, à part pour quelques emplettes, une dame ne sortait pas seule — elle sortait toujours accompagnée d'un de ses enfants ou de son mari ou même éventuellement de la bonne pour faire les courses — je crois qu'à Bruxelles bien des dames sortaient déjà seules pour aller faire la tournée de certains grands magasins.

En province, c'était exclu. Il ne serait jamais venu à l'idée d'une dame seule, par exemple à Mons ou à Louvain, de faire le tour des boulevards pour faire une marche de santé. Depuis lors, nous partons, nous sortons, nous allons nous promener dans la campagne, mais à l'époque c'était beaucoup plus restrictif.

Leur toilette

On ne sortait pas "en taille" comme on disait alors, on sortait toujours soit avec un tailleur, soit avec un manteau mais on ne sortait pas, comme nous sortons maintenant, en robe ou avec une jupe et une blouse — les dames avaient une espèce de mantelet qu'on appelait "une visite". Le dernier de ma grand-mère, je m'en souviens : l'empiècement était entièrement en dentelle noire et la partie du corps était en taffetas tout finement plissé. C'était ravissant et vraiment très élégant.

La question des chapeaux a eu aussi son importance. J'ai déjà dit que nos mères portaient d'énormes chapeaux garnis de fleurs, de plumes. Mais à la génération précédente, c'est-à-dire celle de ma grand-mère, elles en portaient dès qu'elles étaient mariées — seules les jeunes filles étaient autorisées à porter ce qu'on appelait un chapeau rond à l'époque — même si elles n'avaient que 24-25 ans, elles devaient porter la capote, ces capotes que l'on retrouve dans les tableaux du Second Empire.

C'était une jolie capote posée parfois un peu haut perché avec des brides et elles étaient souvent d'un luxe inouï.

Je sais que ma grand-mère a eu une capote venant d'une grande modiste bruxelloise (je n'en sais plus le nom) et qu'elle avait payé 75 francs pour sa capote. Faites le compte, c'était vraiment énorme ! Je me rappelle qu'au début du siècle certaines femmes mariées, dont ma mère d'ailleurs, ont commencé à s'émanciper (on s'émancipait déjà alors). Elles ont commencé à s'émanciper en ne portant plus la capote !

Mais grand-mère, quand elle parlait d'une femme d'un certain âge, c'est-à-dire une cinquantaine d'années, ce qui était déjà très âgé à ce moment-là, qui portait un chapeau rond comme on disait, elle en parlait un peu de haut, trouvant que vraiment elle exagérait, qu'elle était un peu folle.

Leur coiffure

Si nous avons parlé des chapeaux, nous n'avons pas parlé des coiffures. Les coiffures étaient beaucoup plus simples, à la fois plus simples et plus compliquées, mais la femme de situation moyenne n'allait pas chez le coiffeur. On n'y allait que dans les toutes grandes occasions, pour un mariage

par exemple, ou les petites filles pour leur première communion. C'était amusant ! Je me rappelle, à Tongres, la veille de ma première communion, une coiffeuse m'a mis des papillottes qu'on a pressées avec un fer tiède et le lendemain on a enlevé les papillottes et on a enroulé les anglaises sur un bâton, de manière à avoir une belle longue boucle qui était d'un effet que l'on trouvait à l'époque ravissant.

Le rôle social des coiffeurs n'a commencé qu'après la guerre de 14-18,



Extrait de "L'Art de Mère 1901" Bruxelles Bibliothèque Royale, 1875

quand les femmes ont commencé à se couper les cheveux. Evidemment, il ne suffisait plus de s'en tirer soi-même, il fallait bien avoir un maître de l'art, d'abord pour la coupe et puis lorsque sont venues les permanentes (il y avait la coiffure au fer d'abord). Il fallait bien que l'on ait un homme de métier.

Jadis, les fillettes portaient les cheveux en nattes, soit en liberté sur le dos, et il y avait une période assez importante dans la vie d'une jeune fille, c'était le moment où on relevait les cheveux. C'était généralement vers l'âge de 18 ans. On cessait alors d'être une gamine, d'être une fillette, pour devenir une demoiselle. Il y avait une mode bien sûr, mais c'étaient des modes qu'on voyait dans les journaux, dans les revues spécialisées féminines et on s'adaptait plus ou moins. Parfois, le chignon était dans la nuque, parfois il était perché sur le dessus de la tête, parfois on se coiffait à bandeaux avec une raie au milieu, parfois les cheveux relevés sur le front, parfois à la chienne. Il y a eu différentes modes qui se transmettaient un petit peu de bouche à oreille.

Bien entendu, les mondaines, les demi-mondaines, les femmes qui avaient un rôle relativement public à l'époque, précisément comme les comédiennes, se faisaient coiffer ou portaient parfois des transformations, c'est-à-dire une perruque.

Les visites - leur protocole

Il y a un autre point que je n'ai pas abordé et qui je crois était valable pour Bruxelles et les grandes villes. Certaines dames avaient ce qu'on appelait leur "jour", c'est-à-dire qu'à jour fixe, et tous les amis en étaient informés, Madame X ou Y restait chez elle, meistens de 3 à 6 heures, et les amis savaient qu'ils pouvaient se présenter à ce moment-là. Il y avait du café, pas de thé, très peu.

Le Belge était plutôt buveur de café à l'époque, et il y avait des gâteaux. On arrivait, on papotait, on restait 1/2 heure ou 1 heure et le petit groupe se formait autour de la maîtresse de maison.

Bien entendu, cela ne se passait que dans un monde assez huppé et aussi parmi les artistes. Notamment, on m'a assuré que la Baronne Frédéric, la femme du peintre Léon Frédéric, avait son jour et que certains jours il y avait énormément de monde, d'autres jours il n'y avait que 2-3 personnes, cela dépendait du hasard.

En général les visites, ce qu'on appelait les visites simples, se faisaient vers 11 heures du matin. Si la maîtresse de maison était là, elle recevait le visiteur. Parfois aussi, notamment en cas de décès par exemple, on allait faire une visite de condoléances et certaines personnes même se contentaient de déposer une carte cornée.

Il y avait les visites sèches et les visites où on offrait quelque chose. En général la visite de condoléances était ce qu'on appelle une visite sèche. On ne faisait, en principe, pas ce genre de visite l'après-midi.

On aurait eu l'air, en allant vers 4 heures par exemple, de s'attendre à être invité à goûter. Il était donc de bienséance de faire ses visites vers 11 heures du matin.

Dans le domaine des visites, nous voudrions encore ajouter une chose ou deux. A l'heure actuelle, les gens disent, presque en ayant l'air de s'enor-



Extrait du Guide des conviviaux par Lisette s. d.

gueillir : "Je ne connais même pas mon voisin de palier !"

Moi, cela me donne froid dans le dos parce qu'il n'est pas nécessaire de se fréquenter et d'aller prendre le café l'un chez l'autre tous les jours, mais on peut tout de même se rendre compte qu'on a un voisin, qu'en cas de nécessité on est prêt à leur rendre service et qu'eux-mêmes peuvent vous rendre service à l'occasion.

Jadis, je ne sais comment cela se passait à Bruxelles, en province en tous cas lorsqu'on déménageait, qu'on allait s'installer dans une nouvelle maison, lorsque tout était installé, les rideaux placés, on s'habillait, on se faisait aussi beau que possible, on se mettait sur son "trente et un" et on allait sonner chez le voisin, généralement vers 11 heures, comme nous avons dit que se faisaient souvent les visites et on allait présenter ses civilités aux nouveaux voisins. Ce qui ne veut pas dire que par la suite on se fréquentait, mais enfin on se connaissait, on savait qui habitait dans le quartier.

Tout cela je pense, même en province, doit être terminé aujourd'hui, mais il me semble que c'était une courtoisie de bon aloi et si on a cessé de le faire, je trouve que c'est regrettable.

Il y avait aussi les visites de digestion. Lorsqu'on avait été invité — oh, pas à un repas normal mais à un dîner important — il était de bon ton, quelques jours après d'aller saluer la maîtresse de maison, éventuellement si elle n'était pas là de déposer sa carte, et c'était aussi une courtoisie qui est bien abandonnée. Naturellement, dans les grandes villes il serait assez malaisé d'aller retraverser tout Bruxelles par exemple pour aller déposer sa carte à l'autre bout de la ville, mais nous parlons toujours de moeurs qui étaient en vogue dans les villes de province où il n'était pas difficile du tout d'aller saluer la maîtresse de maison qui vous avait bien reçue.

Déjà l'émancipation

Une légère émancipation des femmes se faisait déjà jour et maman, qui était née en 1880, m'a raconté que son père, en parlant d'elle et des jeunes filles de son âge, se plaignait déjà de l'attitude de ces demoiselles "fin de siècle".

L'émancipation était bien bénigne. Par exemple, la vie d'une jeune fille de la bourgeoisie l'amenait au pensionnat souvent dès l'âge de 8 ans. Elle y restait jusqu'à 16, 17, 18 ans, respectant l'autorité de la Révérende Mère et lorsqu'elle rentrait chez elle, elle retombait sous l'autorité de son père. Bien peu osaient discuter cette autorité, on la trouvait normale. Et puis, lorsqu'elle se mariait, elle passait sous l'autorité de son mari. Il ne faut pas oublier que la femme à l'époque était vraiment considérée comme une mineure dans tous les actes de sa vie. Il me souvient d'un petit point de révolte de ma mère dans ses vieux jours, quand elle voyait l'émancipation progressive des femmes, elle me disait quelquefois : "Quand je pense que ma rente, bonne-maman la payait à papa. C'était tout de même un peu fort, elle aurait pu me la payer à moi !" Mais c'était là un petit sursaut tardif car je n'ai jamais entendu maman, quand nous vivions ensemble, faire la moindre

obstruction, la moindre réflexion parce que bonne-maman payait sa rente directement à papa et non à elle

Je crois qu'à l'heure actuelle aucune jeune femme ne tolérerait un procédé comme celui-là



Extrait de 'L'Affiche belge 1900' Bruxelles, Bibliothèque Royale, 1975

Il faut dire qu'autrefois, le mari était généralement plus âgé, passablement plus âgé, et donc plus expérimenté. La plupart des jeunes femmes acceptaient cette tutelle puisqu'elles sortaient de la tutelle de la mère supérieure, de la tutelle du papa et on passait donc sous la tutelle du mari.

Pourquoi y avait-il de telles différences d'âges entre le mari et la femme ? C'est que jamais, à ce moment-là, un jeune homme n'aurait pensé à fonder un foyer aussi longtemps qu'il n'avait pas une situation qui lui permettait de faire vivre son ménage. Donc, les garçons faisant presque tous des études universitaires, gagnaient rarement leur vie plus ou moins convenablement avant 28, 30 ou même 32-33 ans.

C'est donc alors qu'un père aurait très mal reçu un candidat gendre qui n'aurait pas pu exciper d'une situation convenable.

Evidemment, tout vieillissait vite à l'époque et une fille de 27-28 ans, dont l'âge eut été plus en harmonie avec le jeune mari, leur semblait déjà une vieille fille.

L'homme en général choisissait donc une fille de 20 ans, 18 ans, et on arrivait tout de suite à un écart de 10, 12, 15 ans. Papa avait 15 ans de plus que maman, la soeur de maman avait épousé un médecin qui avait 17 ans de plus qu'elle. Elles ont été parfaitement heureuses toutes les deux et trouvaient tout normal que le mari soit le chef de ménage. Cette autorité n'avait d'ailleurs, dans la plupart des familles, qu'un côté aimable, affectif, mais c'était toujours, dans les partis à prendre, l'avis du mari qui prévalait.

Ajouterons-nous qu'à cette époque, comme en tous temps, une femme un peu adroite savait s'y prendre pour persuader son mari que c'était lui qui avait eu l'idée première de ce qu'elle souhaitait réaliser ?



Types peu connus ou oubliés du folklore bruxellois et du roman pays de Brabant.

par Maurice DESSART

5e série.

Pour le lecteur de la revue qui pourrait être intéressé par le suivi d'un cas d'archaïsme territorial (voir F.B. n° 256 de 12/87), en l'occurrence l'existence d'une fermette brabançonne en quartier résidentiel, il est peut-être bon de signaler que cette particularité a pris fin de façon assez émouvante. Une nuit d'hiver 1988/9 un incendie a détruit les deux petits corps de bâtiment formant cet ensemble rustique, au grand désespoir de son propriétaire (témoins dixit). Inutile de dire que l'immobilier s'est déjà emparé de l'emplacement (avenue de l'Araucaria, face à l'avenue de Busleyden). Il s'agissait plus que probablement du dernier cas d'espèce et ainsi s'est clôturé un chapitre pittoresque du folklore de cet endroit. Et la revue et l'examen de types folkloriques peut ainsi se poursuivre par le rappel de l'existence de certains de nos concitoyens qui ont marqué leur époque et laissé leur empreinte sur une, parfois deux, générations. Des faits bien saillants ne sont pas toujours à relever ; ils furent le plus souvent à l'actif de gens modestes, mais qui en leur sphère d'influence eurent leur importance à l'époque à laquelle ils vécurent. A ce genre peut être rattaché *Basoef* (les voyelles *oe* doivent être prononcées comme dans la conjonction *ou*), type populaire bruxellois, d'origines wallonnes, qui eut son moment de célébrité il y a plus d'un demi-siècle. Il y aurait, dans le domaine folklorique, pas mal de choses à dire de lui. Ce wallon originaire du Borinage vint se fixer à Bruxelles (Schaerbeek plus exactement) début des années 20 pour essayer d'y mener une vie plus décente que celle qui lui était offerte comme manoeuvre minier en sa commune natale. Ceux qui se rappelleront les mouvements sociaux de cette époque le comprendront. D'abord d'où lui provient, et quelle est la signification, du surnom dont il fut affublé? Vérification faite, et sauf erreur, *basoef* ne paraît repris par aucun glossaire. Pour approfondir ce terme, il désigne un type d'homme grand, fort, lourd, se mouvant avec quelque lenteur, de réflexes assez lents, ce qui était précisément le cas d'Isidore (prénom véritable). Quelle profession vint-il exercer en la capitale? Celles nobles et cumulées de marchand de frites et... d'homme-sandwich, aidé en cela par son fils, jeune homme demi-aveugle qui ne pouvait guère se rendre utile que de cette façon. Fritene d'apparence et d'activités assez narticulières, on en jugera. Ce commerce s'exerçait dans une petite baraque de planches (vert foncé) qui devait être traînée chaque soir au centre de la place Dailly (1920 à 1940). A l'autre bout de la place l'aubette à journaux était logée exactement de façon pareille, mais fixe (situa-

tion qui a évolué depuis longtemps). Ce petit antre de la frite ne recelait guère qu'une cuisinière dite *majolique* (à l'époque), une petite table, et, à l'opposé, un minuscule comptoir ; ustensiles et autres ingrédients étaient déposés surtout sur le plancher. Coût des portions : 0,75 F. et 1,25 F ! Moutarde, mayonnaise, gratuits ! — *Basoef* était très populaire pour plusieurs motifs. La ménagère avait recours à lui, à midi, le jour du nettoyage ; les enfants, le jeudi après-midi, au sortir du Dailly Palace (cinéma, il n'existe plus depuis longtemps), se cotisaient pour se régaler. Les adultes, par les beaux soirs d'été, tenaient conférence à son comptoir. C'était l'époque de la rivalité, en football, des équipes de même division Schaerbeek et St. Josse (ten Noode). Notre homme n'avait garde de prendre parti, mais alimentait la discussion (il vendait aussi de la limonade en de grosses bouteilles de verre, à bille). Et puis il était... bookmaker ! De certaine façon, bien entendu, inscrivant les mises dans un grand cahier d'écolier, répartissant les gains dès le lundi midi (les matches ne se jouaient que le dimanche), moment(s) qu'il avait soin de prolonger par d'interminables discussions de caractère sportif et... stations prolongées de ses chalands (avec consommations diverses...) à son comptoir. Il était aussi, en son genre, une petite agence de renseignements, d'aide et d'entraide, etc., rien de ce qui se passait dans son quartier ne lui étant indifférent, et servant souvent d'intermédiaire en des circonstances n'ayant que fort peu de rapports avec le commerce de la frite... Il faut dire aussi qu'on le prenait pour confident... En des domaines divers, de nombreux habitants du quartier Dailly se sont félicités de sa présence, et d'une certaine aide (ou renseignements) reçue. De ce temps, et en son aire, *Basoef* était un personnage dont le souvenir ne s'est pas encore tout à fait estompé. De quoi subsistaient-ils sa famille et lui ? A ces époques (avant 1940) la friterie n'était pas très rémunératrice, et elle devait faire vivre quatre personnes, notre débrouillard acceptait divers petits travaux tels, transports en charrette à bras, installation de poêles à domicile pour laquelle il fallait avoir recours à l'argile, etc. etc. Il était connu pour effectuer, en général, tous petits travaux d'appoint. En somme un peu un *homme orchestre* (du nom d'un musicien ambulancier qui a parcouru nos rues il y a plus d'un demi-siècle, coiffé d'un chapeau chinois métallique à clochettes, utilisant simultanément plusieurs instruments), indispensable de par sa spécificité. Et ce n'est pas tout, *Basoef* était aussi *homme-sandwich* durant ses temps libres. En quoi consistait cette occupation à laquelle on n'a plus recours depuis un demi-siècle, et dont il n'est peut-être pas mauvais de rappeler le souvenir. Avant 1940 existaient rue des Bouchers, ainsi que rue A. Dansaert (Bruxelles), deux petits cafés fréquentés par une certaine pègre (déclassés, lâchés, etc.), lieux connus pour faciliter le recrutement d'un certain personnel. L'*homme-sandwich* était celui (ils étaient, en général, plusieurs, se suivant gravement en file indienne) que l'on pouvait voir se promenant sur les trottoirs entre les gares du Nord et du Midi, le ventre et le dos arborant un panneau publicitaire. Petite occupation, peu lucrative, mais qui en cette période de dépression économique (avant 1940) a sauvé bien des ménages. *Basoef* a servi d'agent publicitaire (si l'on veut...) à la marque de savon Cadum, se servant de sa large anatomie

pour déployer avantageusement un beau bébé jofflu, de cheveux roux, image qui a été bien connue et rappellera, peut-être, bien des souvenirs à d'aucuns... Petites gens, petits métiers, rappels d'une période et de tout un folklore qui donnent parfois à méditer... Et ainsi les types pittoresques ne manquent pas à notre bonne capitale, ni en Brabant wallon, notre population gauloise y a bien pourvu ! Tournons-nous un peu du côté de *cremmeke* étymologiquement prolongation bruxelloise de *creme (glacee)*. Qu'est-ce cela ? Eh ! bien il s'agit d'un produit bien véritablement bruxellois, dont il n'existe (espérons-le...) plus guère de représentant : il était complètement illettré et parlait *bargoensch* (ancien langage de la rue d'Anderlecht). Que l'on se figure un individu trapu, de crinière foncée abondante, de teint rouge, s'exprimant avec volubilité (pour tenter de dissimuler une ignorance profonde en de nombreux domaines...), arborant toujours des allures d'homme pressé (par ?... il n'avait aucune occupation régulière...). Ses origines sont toujours restées mystérieuses, mais il devait émaner du centre de la ville. Pourquoi s'est-il fixé dans le faubourg ? L'on en était, bien avant 1940, en période de dépression économique, comment faisait-il vivre sa petite famille ? — *Cremmeke* fut bien connu dans plusieurs communes de l'agglomération comme vendeur de crème glacée et, l'hiver, de *patates à casaque, sprok et boesting lumés*, commerces qu'il exerçait de façon assez particulière, on en jugera. D'abord ces activités nécessitaient certaine préparation, or notre homme occupait les cuisines de cave d'une habitation particulière. Lors de la préparation de crème glacée, mise à part une odeur de vanille, la chose était tenable. Mais à la cuisson des pommes de terre et, surtout, lors de la fumigation du poisson, c'était l'enfer ! Ses co-locataires étaient obligés d'ouvrir portes et fenêtres, d'utiliser tous moyens de ventilation, sous peine de suffocation ! Et cela se percevait ainsi durant de longs jours ! Situation qui a perduré pendant de nombreux lustres, admirons la ténacité de certains ! Le commerce de crème glacée s'exerçait à l'aide d'une grande brouette peinte en blanc ; cela ne s'était et ne s'est, plus jamais vu ; bacs à glace bien calés par des chevilles de bois.

Area d'investigation : Schaerbeek, Evere, St. Josse-ten-Noode, une partie d'Etterbeek. Il s'annonçait en tirant des sons prolongés d'un cornet de laiton, genre receveurs de trams (ceux d'il y a très longtemps...), faisant halte à tous les coins de rue. *Cremmeke* était vraiment "un cas ; en voici un exemple. Complètement illettré, il n'était pas question qu'il déchiffrât quoi que ce soit. Mais l'on a de l'amour propre ou l'on n'en a pas... Il dissimulait soigneusement la chose par des inflexions assez inattendues. Ainsi, il n'était pas rare de l'avoir à ses côtés, haletant (pourquoi ?...), brandissant un document, s'exclamant : " Ah ! ces administrations, quelle écriture, illisible, etc". Le plus souvent le quidam interrogé lisait, expliquait, ce dont il s'agissait (convocation de police, bulletin électoral, etc). Mais il y avait les méchants, ceux qui, avant éventa son truc, lui déclaraient froidement qu'effectivement la rédaction, l'écriture, étaient tellement mauvaises qu'eux non plus ne pouvaient pas lire, faisant trépigner *Cremmeke* de rage à côté d'eux ! — L'hiver le honhomme proposait le résultat de sa cuisine infernale, tout de blanc vêtu, képi compris, dans les cafés environnants. Prix d'épo-

que : une pomme de terre en robe des champs (ou en... chemise... comme on voudra), deux esprits, pour 1fr50 ; une pomme de terre et un demi *boesting* 3 frs. Et cela s'appréciait avec un verre de l'une de nos bonnes bières. Heureux temps aux goûts et plaisirs simples, exprimant bien notre folklore. Il est bien entendu qu'à l'époque actuelle pareilles existences, sauf cas fort exceptionnels, ne peuvent plus se concevoir, qui se contenterait du mode de vie qui était celui de ces braves gens ?

Le pieu de prétention ou droit du premier occupant chez les meuniers d'antan

par Robert VAN DEN HAUTE

Les moulins ont souvent retenu l'attention des chercheurs et nombre de ces usines possèdent leurs annales même si elles ont disparu du paysage. Et pourtant, bien des aspects de leur histoire demeurent peu ou pas connus, tel celui dont il va être question.

Élément indispensable à la vie d'un village, la destruction voire même le chômage temporaire du moulin engendrait des problèmes cruciaux pour ses habitants. Il est vrai qu'à longueur d'année on pouvait voir ceux-ci y porter, à dos d'âne ou sur une brouette, des sacs de céréales à moudre. Cette opération était continuellement renouvelée au fur et à mesure des besoins car il était dangereux de stocker de la farine ; on ne connaissait pas encore la gamme d'additifs, de stabilisants et d'agents de conservation, pas toujours sans dangers, en usage de nos jours. On devait éviter que la gent souris et les vers, chers aux pêcheurs, y soient à la fête sans oublier les méfaits de l'humidité.

Point de passage obligé, c'est au moulin qu'on pouvait le mieux être informé sur tout ce qui se passait au village et même aux environs : bien plus que son curé, notre Jean-Farine connaissait l'histoire intime et la "petite histoire" du lieu, ce qui le qualifiait pour remplir les fonctions d'échevin ou d'assumer toute autre parcelle de la gestion de la localité.

C'est aussi une erreur de croire que ce fut le machinisme du 19^e siècle qui vint mettre un terme à l'existence des moulins. On oublie trop souvent qu'un coup terrible leur fut porté avec l'intrusion, au 18^e, de la pomme de terre dans notre régime alimentaire. Il y eut bientôt trop d'usines, lesquelles ne purent plus travailler à temps plein et ne plus nourrir son homme. Beaucoup d'entre elles entrèrent bientôt de plein pied dans l'Histoire.

Le conflit, dont le moulin à vent de Ganshoren fut quelques années l'enjeu, nous fait connaître une curieuse coutume propre aux meuniers de jadis. Cette usine était située sur le Sippelberg — ce qui, grosso modo, correspond à l'emplacement de l'actuelle basilique nationale du Sacré-Coeur dite aussi de Koekelberg.

On ignore quand et par qui il avait été construit ; tout laisse croire que ce fut l'abbaye de Dieleghem mais malheureusement les documents font défaut, les archives de ce monastère ayant été par deux fois détruites quasi entièrement. Un de ces papiers ayant échappé aux désastres nous apprend que cette usine fut réduite en cendres en 1617 sans qu'on en donne la cause. Il est vrai que ce genre de catastrophes était le propre des moulins à vent en bois. Non seulement le feu du ciel ou suite à une négligence du meunier pouvait les dévaster, mais il arrivait aussi qu'on les détruise de pro-



Le moulin à vent de Ganshoren qui, de longues années durant, fut l'objet d'un conflit entre le premier seigneur de Saint-Pierre-Jets et l'abbaye de Delaiche. (Cronique visée datée du 12 février 1647)

pos délibéré. C'était le cas, par exemple, lorsqu'une ville, à l'approche de l'ennemi, créait un *no men's land* autour de ses remparts, on incendiait les clochers et les moulins, allant jusqu'à renverser ces derniers, pour empêcher que l'assiégeant ne les convertisse en observatoires pour diriger le feu de son artillerie mais aussi pour épier la tactique déployée par la place forte.

Mais le désastre de 1617 ne pouvait être fait de guerre car la région goûtait encore un certain calme, ce qui ne serait plus le cas dans les années qui allaient suivre.

En août 1619 deux maîtres meuniers s'associèrent et obtinrent l'autorisation de réédifier l'usine et de faire *usage du vent*, droit accordé uniquement par le souverain ou le seigneur local selon le statut du village concerné, dans le cas présent ladite permission fut donnée par les archiducs (*ten regaerde van den Wint henne hoocheden toecommede*).

L'abbaye jettoise ne réagit pas à la nouvelle de cette réédification. Elle n'entrera en lices qu'une vingtaine d'années plus tard, le 10 mars 1631 lorsque le moulin sera en pleine activité. Avec la folle procédurière de l'époque on allait faire le bonheur des avocats et des marchands de papier et de plumes d'oie. Pendant que se croisèrent dupliques, tripliques et quadrupliques, on ne cessa de moudre ce qui importait le plus pour les habitants.

Mais la fatalité voulut compliquer à plaisir le conflit et pendant que se jouait cette joute juridique, le moulin brûla une nouvelle fois de par la négligence du meunier !

Sa journée terminée, celui-ci avait oublié de mettre l'usine à l'arrêt et était bravement rentré chez lui ; il exploitait plusieurs moulins et ne résidait pas à Ganshoren. Dans la nuit, un vent violent se leva et les ailes se mirent à tourner follement — de quoi fasciner el Quijote — échauffant les engrenages en bois, lesquels prirent feu et le communiquèrent à toute l'installation. Des voisins tentèrent d'intervenir mais en vain. Tous viendront déposer que l'incendie avait pris naissance à l'intérieur et que le désastre était imputable au meunier (*culpa van den molder door het laten loopen*).

Quelle serait l'attitude de l'abbaye et du seigneur local suite à ce nouveau désastre ?

Avant François II de Kinschot, rares avaient été les seigneurs de Jette-Ganshoren qui s'étaient intéressés de près et directement à l'existence de ce village à deux têtes ; certains d'entre eux n'y avaient jamais mis les pieds. Un *mayer*, homme de confiance, les y représentait et avec le concours de sept *échevins* présidait à sa destinée. Cela avait permis aux abbés de Dieleghem, installés à demeure, de profiter de cette situation et d'en arriver à se considérer comme les véritables seigneurs de l'endroit. Mais avec l'arrivée de François II de Kinschot cette situation changea du tout au tout ; celui-ci non seulement séjournera souvent sur ses terres mais s'intéressera à la vie de ses sujets, ce qui facilitait la tâche du *mayer* et des *échevins* qui, avant cela, n'auraient jamais osé affronter les chanoines et leur prélat.

A cette tension sur le plan local vinrent s'ajouter les événements extérieurs : la région bruxelloise allait avoir le triste privilège d'être visitée à plusieurs reprises par les armées du Roi-Soleil et celles des alliés lui faisant

face. Pendant dix ans, les Jettois demeurèrent sans moulin et durent, pour faire moudre leur grain, aller loin voire jusqu'à Relegem. Sur le moulin à eau que l'abbaye possédait à Jette, on ne pouvait trop compter ; les défrichements faits sur les rives du Molenbeek avaient fâcheusement troublé l'écologie de la région traversée. Le débit du ruisseau était à ce point perturbé que souvent il empêchait l'usine de tourner, l'existence en amont d'un bassin de retenue ne pouvait garantir l'énergie indispensable au bon fonctionnement.

Devant cette situation doublement néfaste, François II de Kinschot, comte depuis 1659, entreprit les démarches pour obtenir de la Chambre des Comptes le renouvellement du droit d'usage du vent, ce qui lui fut accordé le 21 juin 1660 et entériné par la Chambre des Tonlieux le 27 mai de l'année suivante.

Aussitôt après, il fit annoncer par voie d'affiche et de proclamation au sortir de la messe dominicale, qu'il vendrait la parcelle sur laquelle s'était trouvé le moulin détruit mais avec cette restriction qu'il était interdit d'y réédifier une nouvelle usine. Par contre, il mit, à quelque temps de là, à la disposition d'éventuels amateurs meuniers une autre parcelle de terrain destinée, elle, à recevoir un moulin. Or, la dite parcelle était voisine et jouxtait celle frappée d'interdit !

Il se présenta un amateur, Adrien van den Daele, qui fut autorisé par le comte à édifier le moulin tant souhaité par les habitants.



Le même moulin photographié en 1879. Son emplacement correspond à celui des *factories* mentionnés dans le *Sacré Cosur* dit de *Kopkeberg*.

Comme bien on pense, cette interdiction d'une part et cette autorisation d'autre part ne pouvaient laisser le monastère indifférent et c'est alors qu'on assisterait à l'application d'un usage molinier rarement ou jamais évoqué, à notre connaissance, par les historiens.

Dans les jours qui avaient suivi l'incendie, le *preter* ou garde-champêtre de Jette-Ganshoren s'était rendu à Bruxelles, au domicile du comte, pour lui rapporter que faisant sa ronde, il avait trouvé sur les lieux du sinistre, des serviteurs du monastère occupés à décharger un tronc d'arbre pour le fichier entre les quatre dés de maçonnerie du moulin détruit. C'était ce qu'on appelait un pieu de prétention (*eenen staeck tot pretentie*) pour préserver le droit exclusif du monastère comme premier occupant d'y réédifier une nouvelle usine.

Nanti d'instructions comtales, notre homme, le lendemain, revisita les lieux et y trouva Aert Seghers, meunier, occupé à dégager le site. Il lui interdit, au nom de son maître, d'entreprendre quoi que ce soit alors qu'à deux pas de là tournait le moulin dont l'édification avait été favorisée par le comte. L'abbaye, elle, devait, peut-on croire, se frotter les mains devant ces faits. Les hommes de loi sauraient faire valoir ses droits sur la dite parcelle et peut-être aussi en partie sur le nouveau moulin tournant à quelques mètres de là. Aussi ne se contenta-t-elle plus d'échanges de fastidieux et filandreux dossiers mais déterra-t-on la hache de guerre.

En homme avisé, et de surcroît homme de loi, le comte, en voyant la détermination du monastère, trouva sage d'aller aux informations avant d'entreprendre quoi que ce soit. Il fit demander si le fait d'avoir planté un pieu sur les lieux du sinistre conférerait un droit exclusif comme premier occupant. Dans ce qui était considéré comme la bible ou recueil d'arrêts relatifs aux biens immobiliers, le *Recht Domaniael* de Martinez, on ne trouva aucune allusion à cet usage. La Chambre des Comptes, le 22 octobre 1660, avait déjà avisé Kinschot que, selon les dirigeants du métier des meuniers, quiconque dont l'usine venait à être détruite par le vent ou renversée, pouvait en ériger sur le site une nouvelle par priorité à conditions que soient demeurés sur place les quatre dés de l'usine détruite. C'est tout ce que la haute autorité put donner comme renseignement mais on n'excluait pas l'existence de certains usages et traditions propres au métier des Jean-Farine mais n'ayant jamais été codifiés.

Kinschot voulut en savoir davantage et fit ouvrir une enquête précisément auprès d'anciens doyens de la profession.

Jean van der Noot, jadis doyen des meuniers de la région de Louvain, déclara sous serment que celui dont le moulin venait à être détruit par le feu ou renversé gardait le droit de faire usage du vent sur le site mais était tenu de planter un pieu (*eenen staeck, pael oif diergelijck Instrument*) là où s'était trouvé l'axe vertical du moulin détruit, opération devant avoir lieu dans les trois jours suivant la catastrophe, faute de quoi on perdait tous droits. D'autres meuniers citèrent des exemples survenus entre autres à Erps, Reet, Niel, Kontich, Boom, Willabroek et autres lieux. Pierre Vinck, autre ancien, affirma avoir été plusieurs fois le témoin oculaire de cette pratique et particulièrement au quartier de Malines où le pieu devait être planté entre

le 3e et le 8e jour. D'autres confrères firent des dépositions similaires et le dernier qui fut entendu, Jean Beuckelaers, meunier à Neder-HaembEEK, affirma que le pieu devait, au contraire, être fiché à l'endroit endéans les vingt-quatre heures et encore fallait-il que les dés soient demeurés sur place. Il en avait été le témoin au moulin du Herminusberg à Putte-lez-Berlaar où il était en apprentissage au moment de la catastrophe.

D'autres exemples furent encore rapportés mais qu'il serait fastidieux de répéter. Une chose était certaine, la tradition existait et était encore respectée, différait seulement le temps imparti pour planter le pieu.

Devant toutes ces dépositions, à l'issue d'une enquête qui lui revint assez cher, dépositions dont l'abbaye, si elle avait pu exhiber le moindre titre ancien, malheureusement détruit au cours des siècles, et dont elle aurait pu se prévaloir, on trouva préférable, de part et d'autre, de composer et de se faire des concessions réciproques.

Il fut convenu que le monastère recouvrait ses anciens droits supposés sur le moulin à la condition de payer au souverain les trois-quarts du cens pour l'emploi du vent, le dernier quart était à charge du meunier exploitant. De plus, les chanoines, en échange du droit de pouvoir faire moudre gratuitement leur grain, donneraient annuellement douze setiers de seigle et douze florins du Rhin en espèces au comte. Celui-ci, de son côté, renonçait à faire travailler l'usine gratuitement pour lui et pour les siens et payerait pour le malt destiné à la brasserie existant dans les dépendances du château de Rivieren.

Ces conventions demeurèrent en usage jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Note

On trouvera toutes références archivistiques relatives à l'usine et question dans notre article. Les *Mémoires à vent de Genakuren* passés dans COMITÉ DE JETTE, 1872, pp. 13 à 23. Query des dépositions les mêmes mémoires, articles divers notaires, voir Archives Générales du Royaume - Chambre des Comptes 47.250, Chambre des Tendeurs de Bruxelles 149 n° 418; Office fiscal 2.330.

Les Mérovingiens et leurs Aïeux

par J.H. GAUZE

Nul n'ignore que la première dynastie des Rois Francs tire son nom de "Mérovéa", leur histoire, à l'époque mérovingienne nous est connue par les récits de Grégoire de Tours (*Historia Francorum* en 40 v.-IVe S.) qui en fait le père de l'histoire de France, et, par le pseudo Frégedaire, auteur également présumé d'une chronique des mérovingiens (VIIe-VIIIe S.): mais ont-ils des ancêtres? Certainement, ils ne sont pas sortis de l'air du temps. Bien que légendaires, les ancêtres des "Mérovingiens" n'en existent pas moins, nous les avons recherchés de manière objective, et, nos investigations furent couronnées de succès.

Le plus lointain de ceux-ci nous fait remonter à la fondation de la ville de "Troie" (latin-Ilium) ancienne ville de l'Asie Mineure, située près de la côte égéenne, à l'entrée de l'Hellespont.

Jadis cette ville porta le nom de "Troade", ancienne région de l'Asie Mineure à l'extrémité N.O., elle s'étendait autour de "Troie", elle fut hellénisée après la chute de cette ville, et prit aussi le nom de "Dardania" de Dardanos, beau-fils du premier roi de Troade "Telcer" dont il avait épousé la fille, et auquel il succéda, il est considéré comme l'un des fondateurs légendaires de la cité.

Bâtie sur une colline, entre la Scamandre et le Simois, elle occupe une place privilégiée dans la légende, la littérature et l'archéologie.

Selon la tradition grecque, l'ancienne cité résultait de la fusion des trois villes successives: Dardania, fondée par Dardanos, Troie, fondée par Tros, son petit-fils, et, Ilium, fondée par Ilos, fils de Tros; les trois cités devinrent donc une seule sous la dénomination de "Troie".

C'est donc de cette cité turque, et, de ses fondateurs que descendraient nos "Mérovingiens".

Le premier, en ligne, serait "Tros" héros éponyme de Troie, fondateur mythique de la ville à laquelle il donna, en quelque sorte, son nom: "Tros = Troie".

Son fils "Ilos" fonda Ilium, et, le fils de ce dernier "Laomédon" devint premier roi légendaire de "Troie".

Il eut trois enfants: Hésione, Déiphobe et Priam.

Hésione: suite à un refus du roi de payer le salaire promis aux bâtisseurs de la ville, ayant été offerte en pâture à un monstre marin, est délivrée par Héraclès, héros grec fils de Zeus et d'Alemène, né à Thèbes. Hésione épouse le compagnon de son libérateur "Télamon", roi de Salamine et de Chypre: cette union lui donna deux fils: Teucer (IVe S. av J.C.) fondateur de la nouvelle Salamine à Chypre et, Ajax, roi de Salamine et de Chypre. Teucer épousa une fille de Dardanos.

Priam: troisième fils de Laomédon se maria deux fois, le nom de la première épouse nous est inconnu, mais de sa deuxième épouse Hécube il



Clovis I^{er}



Clothilde I^{er}

eut 19 enfants dont: Creuse, qui épousa Enée dont elle eut un fils: Ascagne qui fonda Albe la Longue; Paris: fils cadet de Priam et d'Hécube, il enleva Héléne, princesse grecque épouse de Ménélas, ce qui provoqua la guerre de Troie.

Cassandra: elle fut donnée en esclave à Agamemnon, elle fut assassinée avec son maître.

Hélénos qui épousa Andromaque, roi d'Epire.

Hector: il épousa Andromaque dont il eut Astyanax.

Pharamond: descendant de Priam et d'Hécube il est considéré comme premier Roi légendaire des Francs il épousa Argotta, fille de Génébald, il serait le père de

Clodion I^{er}: chef des Francs Saliens, ancêtre des Mérovingiens, décédé en 447 (il fut aussi appelé: le "Chevelu". De son union il eut vraisemblablement deux fils:

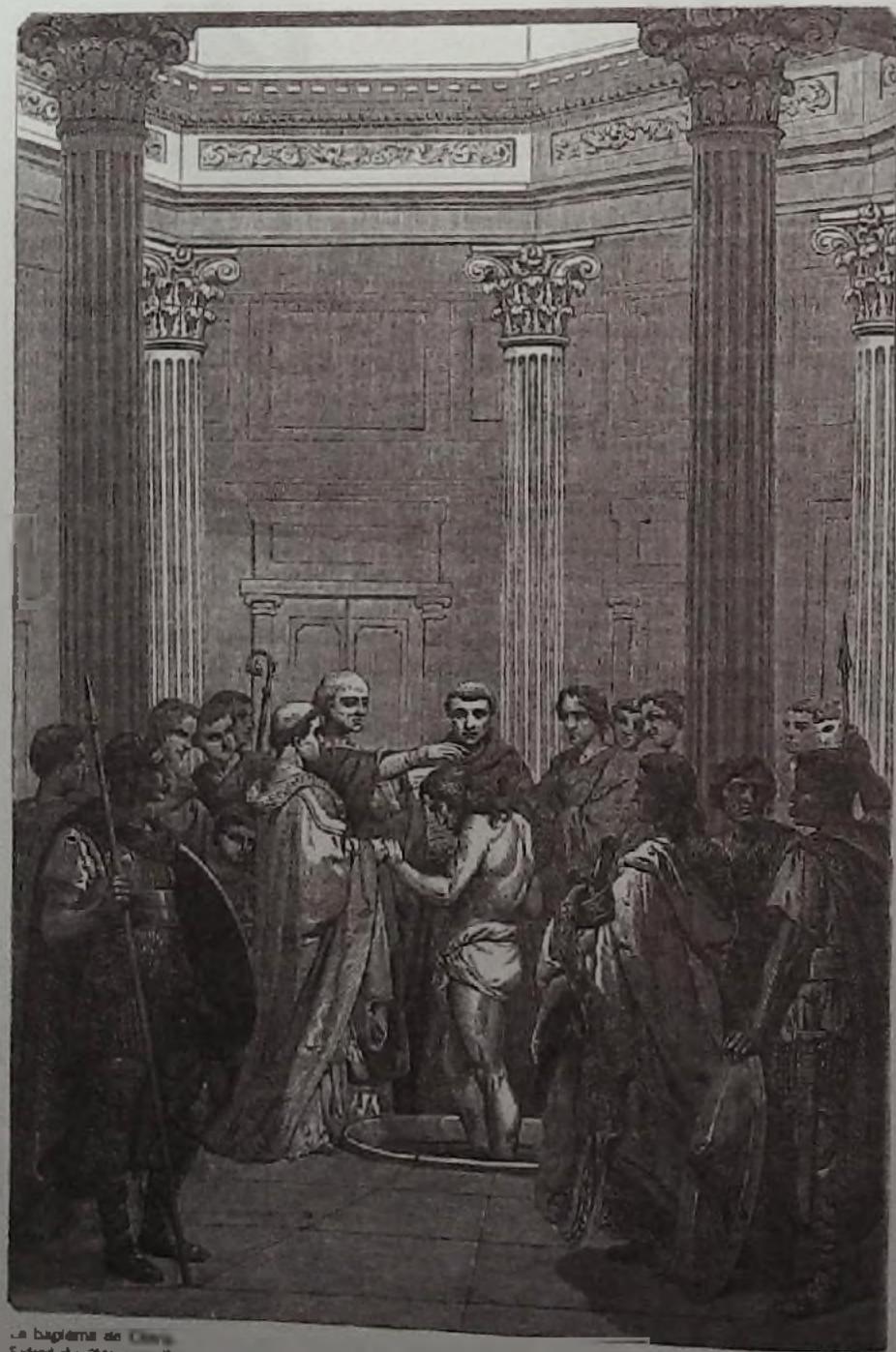
Mérovéa, né vers 411, † en 458, et, Sigiméris marié à une fille du Sénateur Romain Ferréolus Tomarilius.

Mérovéa épousa Vérica, il fut Roi des Francs Saliens, il donna ainsi son nom à la Dynastie des Mérovingiens. De son union il engendra Childéric I^{er}, né vers 436 il devint Roi des Francs Saliens à la mort de son père, et, décéda à Tournai en 481, son union avec Basina lui donna:

Clovis I^{er}: né en 466 à Holderic, il devint Roi des Francs vers 481/482, et, mourut à Paris le 27-11-511. Il épousa, en 493, la princesse Clothilde née en 475? fille de Childeric II, elle décéda à Tours en 545, et, fut canonisée (Ste Clothilde).

Le mariage de Clovis et de Clothilde donna 4 enfants légitimes, il avait un fils né d'une concubine avant son mariage avec Clothilde.

1. Clodomir (v. 495) il devint Roi d'Orléans en 511. Il fut époux de Gontheuke.
2. Childéric I^{er} (v. 496) Roi de Paris en 511, il épousa Ullrogothe
3. Clotaire I^{er}: (né vers 497) Roi de Soissons en 511 épousa
 - a) sa belle soeur Gontheuke
 - b) Ingonde.
 - c) Radegonde



Le baptême de Clovis
Extrait du "Magasin Pittoresque" 1855.

4. Clothilde (née vers 498) qui épousera Amalaric Roi des Visigoths
5. Thierry Ier : enfant naturel qui deviendra Roi d'Austrasie

La descendance de Clotaire Ier donnera 6 enfants dont *Blothilde* (*Plecthilde*) qui épousera *Ausbertus*, sénateur et maire du Palais ; leur union donnera *Arnoaldus* époux de *Oda* de Souabe ; cette dernière union donnera naissance à *Itha* ou *Ide* épouse de *Pépin de Landen*, et, *Arnould*, comte palatin, maire du Palais né vers 582, il épousera *Doda* (*Ste*) noble saxonne, il devint, après son veuvage, évêque de Metz, et mourut en 641. De son union avec *Doda* naîtront *Chlodulphe*, qui deviendra évêque de Metz après son père, *Wandregisel* qui mourra abbé de monastère, et enfin, *Ansegise*, né vers 620, il deviendra officier de *Sigebert II*, Intendant des Domaines Royaux, il épousa *Begge* (*Ste*) fille de *Pépin de Landen*, née vers 622, soeur de *Ste Gertrude* de Nivelles.

Après son veuvage, *Begge* fonda le monastère d'*Anderne-sur-Meuse* et mourut en cette ville en 698

Ansegise et *Begge* furent les parents de *Pépin II*, dit de *Herstal*.

Un cabaret jauchois en 1900

par Gustave VANDY

Avant-propos

Les archives personnelles de la famille Renson de Jauche nous ont déjà valu la mise au point et la publication d'un article consacré aux livres de comptes de menuisiers au siècle dernier et au début du XXème (voir bibliographie).

Le dépouillement des mêmes archives nous a livré d'autres documents intéressants, dont un autre livre de comptes et quelques annexes, traitant de l'exploitation d'un café, toujours à Jauche, pendant quelques années à partir de 1900.

Nous nous sommes attardés à l'an 1900. Combien coûtait la bière en ce temps-là? Quel chiffre de vente réalisait-on, par jour et par année, dans un petit café de village à cette époque? Quel bénéfice net en retirait-on?

Nous pouvons répondre à ces différentes questions et à certaines autres au terme de l'étude détaillée de la "comptabilité" ponctuelle (et vraisemblablement rarissime à ce niveau) tenue par Louis Sente.

I. Les cafés jauchois en 1900

En 1900, on comptait plus de septante cafés à Jauche; il en reste quatre aujourd'hui.

Les enseignes des cafés de cette époque étaient souvent pittoresques. Quelques vieux jauchois se souviennent peut-être encore avec mélancolie d'"A mon l'Gorly", "A mon l'Grosse", "A mon l'Bodet", "A mon Poupouye", "Au pot d'or", "Aux mille colonnes", "A mon Banban", "A mon l'grand Henri", "A l'Bardache", "A mon l'blanc d'mon Peye Djét" etc...

On y jouait beaucoup aux cartes (au "couyon" qui reste d'actualité mais aussi au "pique" et au "matche" qui le sont beaucoup moins) et aux quilles (le bouloire et le "wastia" qui lui était apparenté). Certains y trouvaient encore le local de leur société favorite (la lanlare, les amis colombophiles...) tandis que d'autres y venaient recueillir et commenter les menus potins du village.

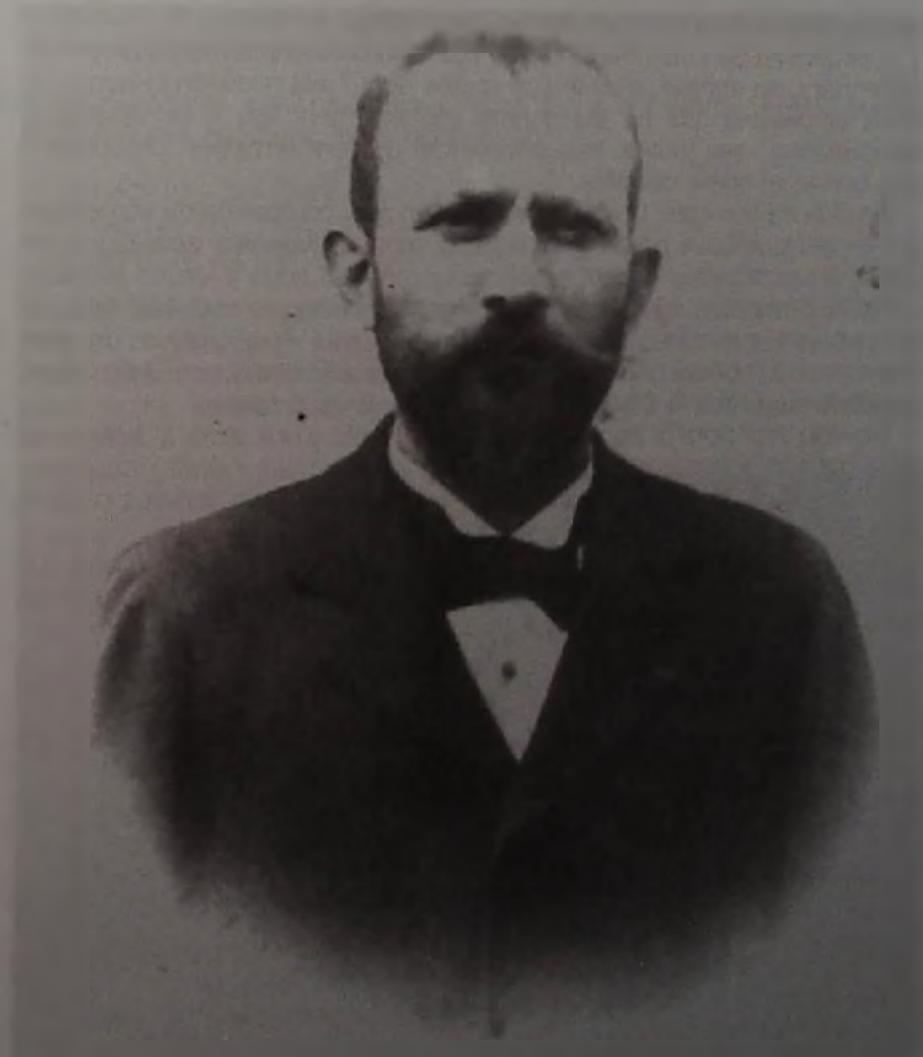
La clientèle consommait surtout de la bière blanche ou brune provenant des brasseries locales et qui coûtait 0,10 F. le verre. On buvait aussi du genièvre de grains à 0,05 F. la "petite goutte" et à 0,10 F. la "grande goutte" (appelée aussi le "cafy") de même que du bitter (ou de l'amer) à 0,10 F. la consommation. Il se vendait aussi un peu de cognac et assez bien de cigares.

L'auteur dialectal Fernand Boucher écrivait ("Djause, plaiges èt amûsemints") à propos des cabarets jauchois d'autrefois:

N'a dès ôtes que djouwine aus cautes dins les cafès,
A quate, à cije à l'tauve, ou co au djé d'pèquêt;
Bèvine dès pèntes de blanke, dès gotes ou dès lâros;
Ca valeûve todè ben dès stêlas ou des tch'taus.
Djause a compté dins l'timps, dépès d'cenquante cafès,
C'èsteut le parades dès grands bèveûs d'pèket.

II. L'exploitant (Louis Sente) et son établissement

Fils de Léopold (originaire de Marilles) et d'Henriette Pirson, Louis Sente



Notre cabaret, Louis SENTE.

naquit à Jauche le 30 novembre 1868

Le 20 avril 1895, à Jauche, il avait épousé sa cousine Marie-Thérèse Pirson avec qui il reprit un des cafés situés dans la rue de la Gare (l'avant-dernière maison, établissement tenu en dernier lieu par la famille Helbo).

A cette époque-là, pratiquement toutes les maisons de la rue de la Gare étaient d'ailleurs à l'usage de café; au phénomène naturel de la multiplicité de ces petites exploitations, s'ajoutait la proximité immédiate et très favorable de la station de chemin de fer (l'ancienne ligne 147 de Landen à Taminies créée en 1865). En plus de Louis Sente, les tenanciers du moment étaient Alphonse Houba ("A l'baraque"), Prosper Mathieu (qui vendait en plus du charbon), Arnold Pirard (cabaretier et imprimeur), Alphonse Van Grieken et Louis Pirard (le lieu de rendez-vous des marchands de porcs qui expédiaient leurs marchandises par wagons fermés).

L'estaminet de Louis Sente n'était pas tellement grand mais il disposait cependant, en annexe, d'un jeu de quilles dont il est question ci-avant (I). Nous ajouterons que ce jeu donnait régulièrement lieu à de véritables compétitions; ces joutes, très animées et dûment arrosées, procuraient une bonne et fidèle clientèle.

En plus de son café, Louis Sente tenait un petit commerce de semences et il élevait quelques porcs destinés à la vente. Différentes opérations relatives à ces activités étaient également notées et nous y ferons allusion.

Le 11 novembre 1900, Louis Sente perdit prématurément son épouse et, pendant quelques années, il poursuivit seul l'exploitation de son commerce. Il l'abandonna quand il épousa, en secondes noces, Julie Goux, originaire de Glimes; il se reconvertisit, alors, en cultivateur.

Devenu veuf pour la seconde fois, Louis Sente s'unit alors à Julie-Henriette Renson. Il poursuivit son métier d'agriculteur mais il avait judicieusement conservé la documentation relative à ses anciennes activités professionnelles, il l'ajouta aux autres archives de la famille Renson.

Après s'être beaucoup dépensé pour la Commission d'assistance publique, Louis Sente s'éteignit à Jauche le 18 janvier 1949; Julie Renson lui survécut jusqu'au 6 août 1961.

III. Les livres de comptes en 1900

A. Le café

* Les recettes

Les recettes étaient mentionnées, par jour, pour leur montant global. Quelques illustrations nous paraissent édifiantes à ce sujet.

Le dimanche, les recettes atteignaient une moyenne de 21 F. tandis que le lundi constituait le second meilleur jour de vente avec 11,35 F. Le reste de la semaine était moins bon avec une moyenne allant de 6,20 F. le mercredi à 7,70 F. le samedi, il est utile de noter que le mercredi représentait

le jour du marché hebdomadaire à la Grand'Place et qu'une partie de la clientèle fréquentait certainement les différents établissements de l'endroit.

Nous avons relevé trois jours de ventes exceptionnelles, pendant l'année 1900, dont deux se situent naturellement en août à l'occasion de la principale kermesse locale :

- 45 F. le dimanche 19 août (ouverture de la fête),
- et, surtout, 90 F. le dimanche suivant, journée pour laquelle Louis Sente a ajouté la mention "festival" (de jeu de boules, sans doute, qui amena donc le débit presque phénoménal et à peine imaginable d'au moins 900 consommations en une seule journée... et, certainement, en une très longue nuit !)
- 44,50 F. le samedi 15 septembre (aucune note explicative mais certainement un autre événement hors du commun).

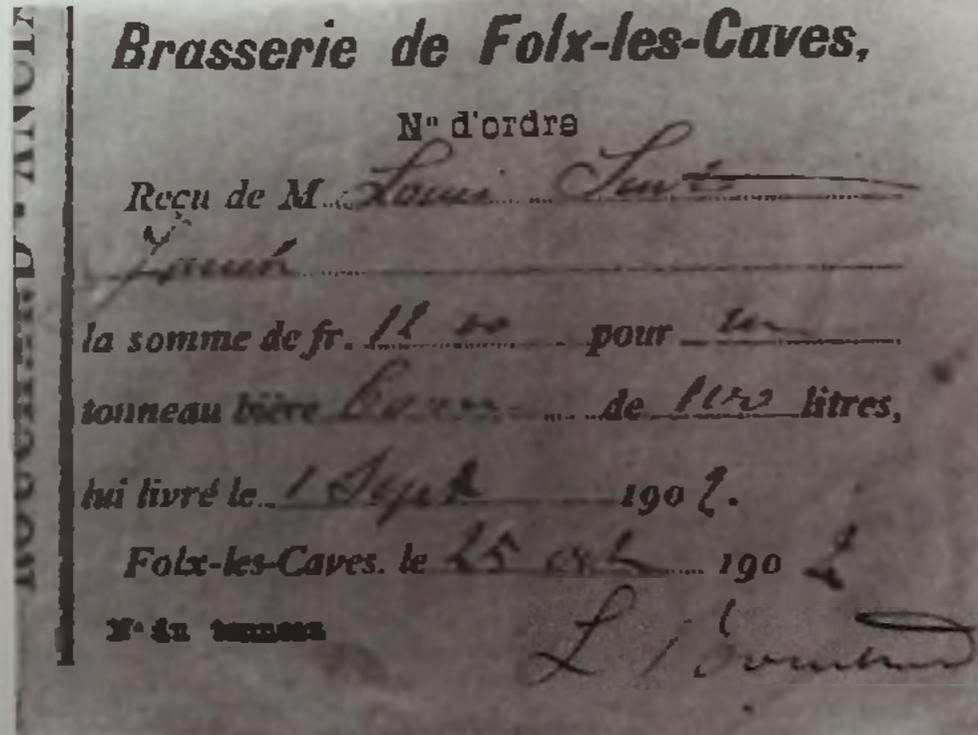
En novembre, par contre, nous lisons (sans la moindre recette comptabilisée) ces quelques mots laconiques :

- samedi 10 : "souffrances",
- dimanche 11 : "mort de ma femme",
- du lundi 12 au mercredi 14 : "fermé".

Les meilleures ventes furent réalisées en août évidemment (366,90 F.) puis en juin (315,30 F. — il y eut un "concours" le vendredi 1er et une "remise de prix" le dimanche 10) et en décembre (303,00 F.) tandis que les mois moins rentables avaient été janvier (230,00 F.) et surtout février (213,80 F.)



Jauche, la rue de la Gare en 1900 (aujourd'hui, à droite, l'établissement de Louis SENTE, ce bâtiment se trouve en face de l'échelle).



Une facture (de 1902)

Pour toute l'année 1900, le chiffre de vente s'élevait à 3 296,55 F.

2° Les achats

Louis Sente s'approvisionnait auprès de fournisseurs locaux ou strictement régionaux (Folx-les-Caves, Huppaye). Nous sommes quelque peu étonnés du nombre et de la diversité des centres d'achats : les maisons Hoc, Lnart, Mathieu, Melotte, Minsier (alcools et cigares), Art, Benoît, Charles, Jauquet, Maricq, Paheau, Rouchard, Siroux et Tordoir (bières).

En ce qui concerne les bières, notre commerçant enregistrait les entrées pour chacun des fournisseurs pris séparément. A la quantité fournie et aux prix d'achat, il ajoutait la mention "B" signifiant, ainsi, que la bière était déclarée bonne à la consommation lors de sa mise en perce ; dans le cas contraire, il indiquait "mauvaise - reprise".

Les prix d'achat les plus courants étaient :

- 100 litres de bière : 11, 65 et 12 F.,
- 25 bouteilles de bière : 5 F.
- 1 litre de genièvre : 5 F.
- 1 litre de bitter : 2 F.

Pour toute l'année 1900, Louis Sente acheta pour 1.032,10 F. de bières, 378,40 F. de genièvre, bitter et cognac et 159,80. de cigares, soit un total de 1 570,30 F.

3° Détermination du bénéfice brut

Le bénéfice brut annuel réalisé en 1900 se chiffrait à 1.726,25 F. (3.296,55 - 1.570,30) soit environ 4,80 F. par jour.

4° Estimation du bénéfice net

Le montant réel des charges professionnelles ne peut être établi avec exactitude au vu des éléments en notre possession. Nous disposons bien de quelques renseignements (droit de licence : 60 F., payé régulateur : 25 F., payé contributions : 38 F. etc...) mais ils sont manifestement incomplets ou globalisés avec des charges privées. Par ailleurs, Louis Sente n'était pas propriétaire de son lieu d'exploitation et ses comptes ne font pas état du loyer payé : c'est certainement une des rares lacunes de sa comptabilité.

Bien sûr, les frais d'exploitation, à cette époque-là, étaient loin d'atteindre des proportions comparables à celles que nous connaissons actuellement dans toutes les entreprises commerciales : pratiquement pas d'investissements (l'intérieur de l'établissement se limitait strictement à quelques tables, chaises et bancs et le comptoir n'était même pas généralisé), pas d'installation frigorifique mais de la glace et une bonne cave, pas d'électricité mais quelques quinquets à pétrole etc...

Date	Fournisseur	Quantité	Prix	Statut
Janv 1	Jauquet	100 litres	B 11 65	X
Janv 2	Jauquet	100 litres	B 11 65	X
Janv 3	J. B. Charles	100 litres	B 12	X
Janv 4	J. J. J. J.	100 litres	B 12 50	X
Janv 5	J. B. Charles	100 litres	B 12 50	X
Janv 6	J. B. Charles	100 litres	B 11 65	X
Janv 7	Jauquet	100 litres	B 11 65	X
Janv 8	Benoît	100 litres	B 11 65	X
Janv 9	Maricq	100 litres	B 24 50	X
Janv 10	J. B. Charles	100 litres	B 12 50	X

Achats de bières en janvier 1900

Considérant forfaitairement et raisonnablement ces charges professionnelles à 25% maximum, nous obtenons un bénéfice net journalier d'au moins 3,60 F.

B. Le commerce de semences

Il s'agit, en fait et uniquement, de la vente de "grosses graines" destinées aux champs et non aux potagers.

Nous ne disposons malheureusement pas du prix d'achat des marchandises mais nous connaissons leur prix de vente au kilo :

- le "coucou" (variété de trèfle)	1,40 F.
- la luzerne	1,80 F.
- la "minette" (variété de luzerne)	0,60 F.
- le trèfle	2,00 F.
- la betterave	1,10 F.

Ces ventes ne s'effectuaient que des mois de mars à mai et, en 1900, elles atteignirent un total de 471 F. Louis Sente mentionnait la nature et l'importance de la vente de même que l'identité de chaque acheteur.

Ce petit commerce complémentaire et limité dans le temps ne devait augmenter que de quelques dizaines de centimes le bénéfice net journalier de la principale activité professionnelle de notre commerçant.

C. Le commerce de porcs

A ce propos, nous émettons les mêmes conclusions que celles relatives au commerce précédent.

En fait, Louis Sente ne tenait pas de véritable comptabilité à ce sujet mais, plutôt, une suite d'annotations parfois amusantes, sinon savoureuses et qui fournissent quelques indications sur les prix des porcs en 1900. Nous avons relevé :

- "12 mars : truie, 7 petits,
- 16 mars : vieille truie à garçon (!),
- 28 mars : payé la truie à Prosper, 75 F.,
- 7 juillet : truie, 14 petits,
- 9 juillet : vendu truie, 80 F.,
- 14 juillet : acheté nourains Oscar, 34,30 F.,
- 15 septembre : vendu cochon, 75 F.,
- 24 septembre : vendu 2 cochons, 117 F.,
- 29 octobre : 40 kg de seigle pour truie, 6 F.,
- 3 décembre : vendu truie grosse, 165 F. etc."

N'oublions pas de mentionner ou de rappeler qu'autrefois, on engraisait fréquemment les porcs en ajoutant les restes de bière à leur alimentation habituelle. La bière assoupissait les animaux qui grossissaient, ainsi, plus

Semences		Ventes en 1900	
Mois	Date	trèfle ou 2 ^e main ou 1 ^{er} lot	F. S.
Mars	5.	E. Ramoisy 2h trèfle 2h minette	6 00 X
Mars	6.	E. Decuy/Heulle 11h trèfle	22 00 X
	7.	L. Penon 4h trèfle =	8 00 X
	9.	P. Delorge 3h trèfle =	6 00 X
	11.	L. Dalix 2h 1/2	5 00 X
Mars	12.	E. Ramoisy 1h 1/2	5 00 X
Mars	12.	J. Jorisch 3h trèfle	6 00 X
	12.	P. Mathieu 4h 1/2 trèfle 1/2 minette	10 00 X
	14.	F. David 4h 1/2 trèfle	5 00 X
Mars	17.	Prosper Bonafant 12 trèfle	3 00 X
	18.	Th. Lenoir 12h trèfle 1/2 minette	21 00 X
	17.	Constant Lapeere 3h trèfle	4 00 X
	18.	Prosper Bonafant 3h trèfle	6 00 X
	20.	Constant Lapeere 5h minette	7 00 X
	20.	J. Jorisch 1h minette	4 00 X
	20.	Prosper Bonafant 3h 1/2 trèfle 1/2 minette	6 00 X
	21.	Prosper Bonafant 1h trèfle	2 00 X
	26.	Jules Clève 1/2 h trèfle 1/2 minette	1 00 X
	28.	Prosper Bonafant 4h minette	3 00 X
	29.	Th. Lenoir 12h trèfle 1/2 minette	17 00 X

Ventes de semences en 1900

rapidement mais qui, par contre, souffraient assez souvent des pattes. Ce dernier point amena une optique différente et l'élevage du porc, "cuvant sa boisson", est désormais révolu...

D. Conclusions

Nous situons essentiellement nos conclusions au niveau des revenus recueillis, en 1900, par notre cabaretier et ce, comparativement à des titulaires d'autres professions à la même époque.

Nous connaissons effectivement les rétributions journalières de quelques métiers en 1900 et elles paraissent bien représentatives de la masse salariale

- manoeuvre et ouvrier agricole :	1,50 à 2,50 F.
- bon ouvrier :	3 F.,
- menuisier :	3 F.,
- tailleur de pierres :	4 F.,
- quelques rares spécialistes :	5 F.

Exercée dans des conditions souvent moins pénibles, d'une part, et similaires quant à la durée des prestations, d'autre part, l'exploitation du cabaret de Louis Sente lui rapportait donc pratiquement autant que les professions les mieux payées parmi celles qui précèdent.

A cette première constatation, s'ajoute le fait qu'en ces temps-là la possibilité de subsister décemment du produit d'un petit commerce de village existait réellement. C'était, bien sûr, une autre époque...

Une époque où l'économie villageoise, encore très repliée sur elle-même, se distinguait par une multitude de menus négoce et artisans comme de petites exploitations agricoles.

Une époque, encore, où un strident coup de sifflet du chef de gare de Jauche avisait notre cabaretier de l'arrivée d'un convoi. Puis, tandis qu'une âcre odeur de vapeur enveloppait toute la rue de la station, Louis Sente apaisait tranquillement la soif de quelque voyageur arrivé à destination.

C'était en 1900...

Bibliographie

- Archives Communales d'Orp-Jauche (section de Jauche),
- Archives (Fonds d') de la famille Renson de Jauche avec l'aimable autorsation de Mme Germaine Barbier-Renson,
- G. et J.J. Sarton : Jauche et son histoire, 1975,
- G. Vandy : Des menuisiers jauchois et leurs livres de comptes du XIXème siècle (Le Folklore Brabançon n° 245), 1985.

Provenant de documents détenus par Mme Germaine Barbier, toutes les reproductions photographiques ont été réalisées par Jean-Marc Vandy

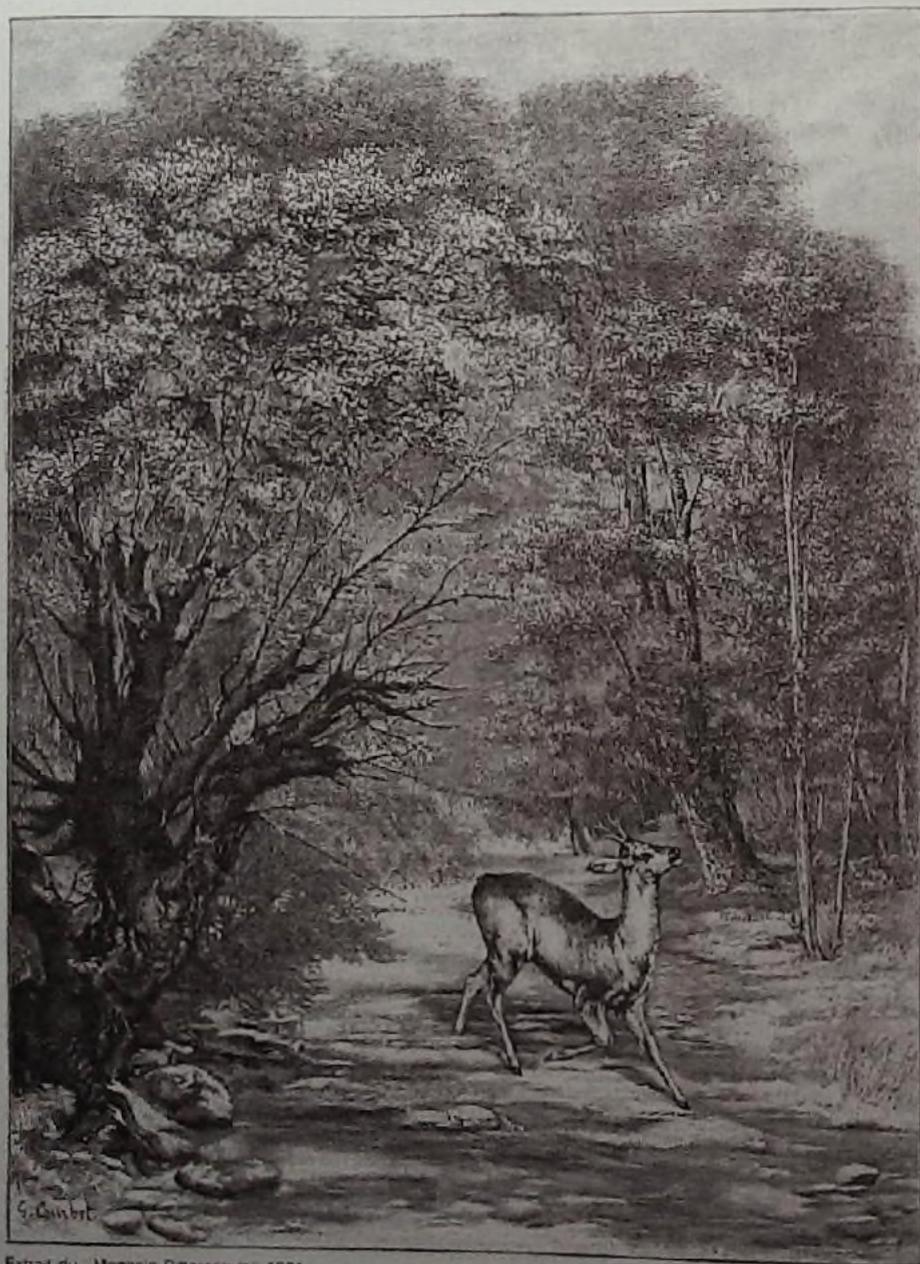
En Brabant roman, le folklore des bois et forêts

par Maurice DESSART

Le Brabant a le privilège de recéler en son sein une partie importante boisée et forestière. Outre un grand rôle salubre, elle constitue pour sa population une source d'apports divers, certains appréciés, d'autres moins connus. En réalité l'arbre a toujours constitué (et continuera) un facteur non négligeable de la vie sociale. Où que l'on réside en la province, il est rare que le regard ne puisse se poser sur l'un ou l'autre de ses représentants. Les groupements pour la connaissance de la nature ne pouvaient manquer de s'intéresser à l'étude des arbres et, par le support de leur bulletin, les "Naturalistes Belges" (dont siège au Musée d'Histoire Naturelle, rue Vautier à Ixelles) dissertent souvent à ce sujet ; ils ont publié le relevé très complet des arbres recensés à Bruxelles et communes limitrophes, avec situation et commentaires. Travail remarquable et de valeur.

Les pouvoirs publics (le plus souvent...) paraissent l'avoir bien compris et y consacrent, en général, une partie importante de leur budget, pour entretien de parcs, jardins, bois et forêts. Et il faut s'en réjouir comme d'une oeuvre à haute portée sans qu'une longue dithyrambe scientifique soit nécessaire à l'appui de cette façon de voir les choses. En effet il suffit de se reporter à la fréquentation des lieux où se trouvent des arbres pour être assuré du fait en son plus spectaculaire aspect. Les bois et forêts (parcs et jardins) sont encore la cause de mouvements et sentiments divers qui, pour être plus occultes, n'en sont pas moins de valeur certaine. Ils ont donné lieu (et cela dure encore parfois) à nombre d'industries, voire à un folklore intensif. Ceux de ma génération se souviennent que le bois et la forêt (de Soignes) faisaient partie de l'éducation de la population studieuse de nos établissements scolaires. Instituteurs et professeurs connaissaient les beaux et bons endroits, celui d'où un beau panorama était visible, cet autre où, circonstances propices, une partie du cheptel (chevreuils) pouvait être vue ; ceux-là où les faines (que l'on faisait griller sur le couvercle du poêle l'hiver) pouvaient être ramassées à pleines poignées et ces autres où mûres, framboises et fraises sauvages étaient récoltées et mises au *vasculum* (qui connaît encore cet ancien accessoire obligé des écoliers en excursion ?). Sorties enrichissantes, complétées par des notions de botanique (science qui est souvent considérée comme superflue à l'heure actuelle) et qui ont laissé les plus impérissables souvenirs auprès de ceux qui en ont bénéficié. Cela faisait partie d'une éducation de base qui a formé plusieurs générations. Temps révolus mais durant lesquels l'arbre a tenu un grand rôle. Et la littérature nationale n'a certes pas manqué de relever pareil fait sociologique. On n'en finirait pas à énumérer les auteurs belges qui ont magnifié la forêt. C'est probablement ici le moment de rendre hommage à l'un de ceux-là. Son oeuvre, peu connue, exprime en un langage

châtié des sentiments d'une haute élévation dont la connaissance, pour ceux qui y sont accessibles, ne peut être que bénéfique. James Vandrunen, un ingénieur au cœur délicat (il fut directeur au Ministère des Travaux Publics) publia, à ses dépens, en 1887, sous le titre bref de *Forêts*, un petit livre exquis, d'un charme absolument intime. Devenu une rareté bibliophi-



Extrait du *Manasin Pitrovenen* 1901

lique, il est imprimé sur papier bistre, les caractères typographiques en sont de teintes différentes, appropriées au titre des chapitres, telle bleue pour *Forêt bleue* (au printemps), rouge pour *Forêt rousse* (l'automne), blanche pour *Forêt blanche* (l'hiver), les autres à l'avenant. L'auteur, comme un artiste qui peint d'après nature le site de son choix, a écrit son recueil au sein même de la futaie. Il s'installait sous les arbres, près de la petite chapelle de la Reine (Marie-Henriette), accrochée à un hêtre magnifique de la drève St Michel (Espinette Centrale, territoire de Rhode-St-Genèse); il regardait, observait le tableau bougeant et harmonieux qui l'entourait de ses perspectives fuyantes et immenses, laissait parler son cœur. Écoutez-le, laissez-nous imprégner de ces saines sensations, devenues tellement rares. Le printemps vient d'éclorre, *Forêt bleue*,... "cette Forêt, sans ombre et grande ouverte, boit avidement la belle lumière des nues, s'en pénètre et s'en grise triomphalement... Sur les laillis disséminés, une poudre verte est tombée; les sentiers brillent... Partout circule, libre, dans le souffle d'avril, un air vider purifié, remis à neuf. Et sous les rayonnements intenses du ciel, qui se dilate dans le glorieux orgueil de son azur infini, la forêt béate se trempe et se baigne dans cet azur et se fait lumineuse et toute azurescente. Les vieux troncs ragailardis ont des luisants bleuâtres; les bourgeons des marronniers piquent des saphirs sur l'emmêlement des branches; et dans les coups de lumière fluide de cette éclosion bleuissante, des moucherons dorés dansent éperdument... Le long de la lisière, les renoncules et les jacinthes flirteuses passent leur robe de velours; l'or des narcisses se mêle aux gerbes d'anémones qui se pavant et raillent les violettes craintives, encapuchonnées... Parfois le vent effleure le passant d'un chantonement de romances lointaines, et cette rumeur est suave, douce et joyeuse... etc." Et cet autre extrait, l'hiver, *Forêt blanche*... Partout elle s'étend avec d'enveloppantes tendresses, elle continue et gagne, toujours plus loin, sans fin, sans trouée, uniforme, tendre et laiteuse, la neige virgine, dans un silence lourd. Cette pluie blanche tombe comme de la lumière. Les noirs secs du bois soulignent durement les clairs où repose cette pluie et traçent, d'une touche dure, de vigoureux reliefs à la gouache... Au milieu des arbustes cotonneux, les massifs verts, enlaminés, s'arrondissent en gros choux-fleurs; les pins portent de fausses barbes blanches; les brins d'herbe piquent la neige, et de longs festons, minces et délicats, pendent aux branches et se balancent au-dessus des chemins comme des guirlandes de mousseline... etc. etc." Quel enthousiasme, quel style élégant pour exprimer des impressions si vraies! — De nombreux autres noms ont gravé le bois et forêts en Brabant. Celui que l'on a qualifié de "*Marechal des lettres belges*", notre écrivain national Camille Lemonnier, s'y est attaché au long de plusieurs pages de son monumental ouvrage "*La Belgique*" (Ed. Bulens - 1905). Il s'est plu, notamment, à faire ressortir le caractère paisible (à son époque...), sylvicole et folklorique du Bois de la Cambré (et de la forêt de Soignes). Bûcherons (à la cognée) et charbonniers (de bois) pouvaient s'y voir dans l'exercice de leur profession (voir illustration), ce bois était certes plus loumi qu'à l'heure actuelle (chose encore très perceptible dans les années 20 et 30); dès l'entrée située à l'extrémité de l'avenue Louise, le pro-



Bûcherons et charbonniers au travail Bois de la Cambre, vers 1905

meneur avait l'impression de se trouver couvert d'un dôme épais, dans un grand silence. C'est déjà la également que les faînes se ramassaient à poignées (ce qui n'est plus le cas...), au grand plaisir des écoliers. Et puis pouvait se remarquer tout un processus de fréquentation. D'abord et en plus grand nombre, la population des établissements d'éducation, parmi laquelle une joyeuse animation chantée, et rivale entre garçons et filles (d'écoles différentes...) pouvait s'entendre.

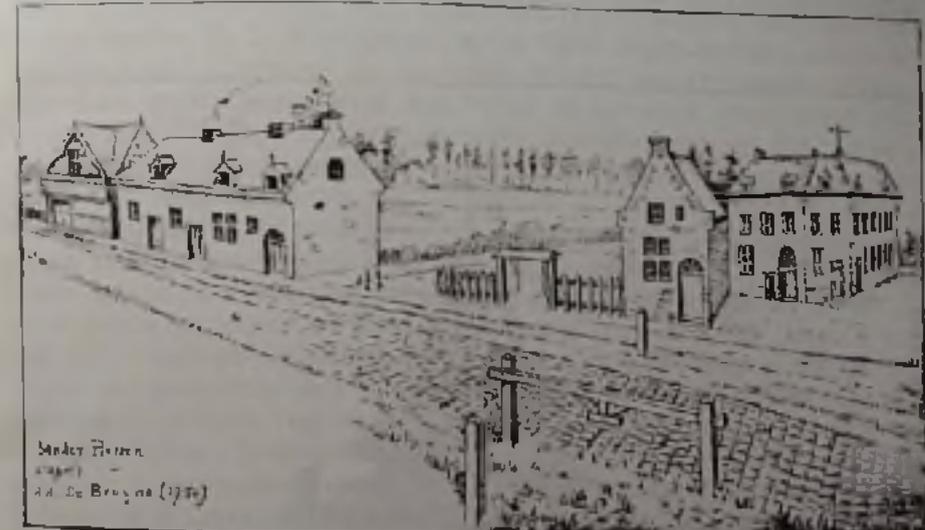
Il y avait le promeneur solitaire (ou en groupe) s'intéressant, parfois, à la botanique ou à l'ornithologie, heureux de renseigner la jeunesse. Mouvement de grande ampleur à cette époque, le scoutisme à grand renfort du chapeau à larges bords, du totem à fanion et du "stef" (grand et solide bâton, clouté à l'une de ses extrémités, et servant à sauter les fossés-qui connaît encore cela?). Ses jeunes représentants se voyaient, cheminant en file indienne et silencieusement, dans les plus ignorés sentiers, pénétrés de leur tâche. Au moment de se sustenter, on pouvait les voir, accroupis sur les laïons, formant un grand cercle, mangeant goulûment leurs victuailles. Le bois était certes parcouru par un charroi beaucoup moins intense qu'actuellement, lequel se réduisait surtout aux attelages chevalins, une voiture automobile y était rare. Les dimanches et jours fériés l'ambiance était toute différente, le Bois de la Cambre était livré aux plaisirs musicaux et... dansants! Sous un kiosque métallique vert foncé (il n'existe plus), l'Harmonie de la Ville de Bruxelles (uniforme kaki, col et parements vert clair), donnait des concerts (pelouse près de l'entrée dont question). Les amateurs de la danse se voyaient au Perroquet, en une invraisemblable cohue rendue fantomatique par un éclairage en différentes couleurs et très vif; à côté, et se suivant, il y avait Moeder Kramiek, Moeder Lambic, cafés dansants (selon l'expression d'époque), ceux-ci connus surtout pour les tartines au fromage blanc et le café-cramique de l'après-midi (cramique de fabrication particulièrement soignée et renommé pour sa saveur). Plus tard, début des années 30, viendront, de l'autre côté de l'allée centrale, sous-bois, à même hauteur, le Chalet du Gymnase (il existe toujours), dancing (il devait modifier sa structure en skating début des années 50) et à 200 m plus avant dans le bois, le Chalet Les Rossignols, dancing-restaurant. Ces deux derniers établissements méritent peut-être une mention spéciale du point de vue folklore musical, celui-ci relativement peu connu, pas souvent développé, mais qui existe cependant et n'est pas sans présenter des particularités sociologiques et autres, intéressantes, mais dont ce n'est pas le lieu ici de s'y attarder. Synthétisons rapidement en disant qu'ils sont aux origines de la propagation du "bon jazz" (les initiés me comprendront) en Belgique, en permettant l'audition durant une dizaine d'années d'orchestres de haut niveau en cette spécialité d'exécution. Sous les frondaisons du bois, par les belles soirées d'été, quelle foule, quel ravissement pour les oreilles! — Esquissons un peu cette ambiance. Au chalet du Gymnase jouait le "Cotton Club" (du nom d'un établissement de nuit qui existait alors rue du Pépin-Porte de Namur — et où il s'exhibait l'hiver, pastiche belge du restaurant-dancing-théâtre nord-américain), connu surtout par la virtuosité de son trombone (dont le nom ne parviendra pas à la postérité, comme

étant passé au crible de la mémoire), de style "Jack Teagarden" (toujours pour les initiés...) et de son "bateur" ("drummer" dit-on), petit, bossu, rappelant Chick Webb (voir anthologies du jazz américain...). Le Chalel "Les Rossignols" (actuel "Jardins du Bois"), permettait d'entendre (et de danser sur) "Joé Andy and his band", orchestre d'origine gantoise dont le chef, pianiste, avait été musicien de pupitre avec "Robert De Kers(maeker)", lui-même ensemble accompagnateur de Joséphine Baker, fin des années 20 - début des années 30 (mais oui, c'étaient des Belges, on en apprend avec le jazz...), ici un excellent "drummer", Jackie Glazer (un néerlandais), outre la manipulation de ses baguettes, s'était spécialisé dans le chant de deux airs américains "Honeysuckle Rose" et "Ain't Misbehavin", dont les suaves accords (le bon jazz ce n'est pas toujours du "tacata") ravissaient les danseurs et étaient repris plusieurs fois durant les après-midi ensoleillés (lorsqu'il ne fallait pas se réfugier à l'intérieur de l'établissement par suite de la pluie...). Plus tard il y eut "La Laiterie" et "Le Pavillon Bleu", établissements similaires. Et ainsi a existé au Bois de la Cambre tout un folklore social, qui n'apparaît plus à notre époque, mais qui a engendré tant de moments agréables et sains, étant même à l'origine de bien des unions...

Mais ce bois, si proche de la capitale, avait encore, et entre autres, des rôles plus occultes, mais réels. On a dit qu'il constituait l'un des poumons de la capitale, et il en a bien été ainsi. Avant 1914 et jusqu'au début des années 30, pour ceux qui en avaient les moyens, il était de bon ton, pour



Ferme de Brins-Saint-Gereon portant ces déchets de bois à domicile (vers 1890) - Voir aussi

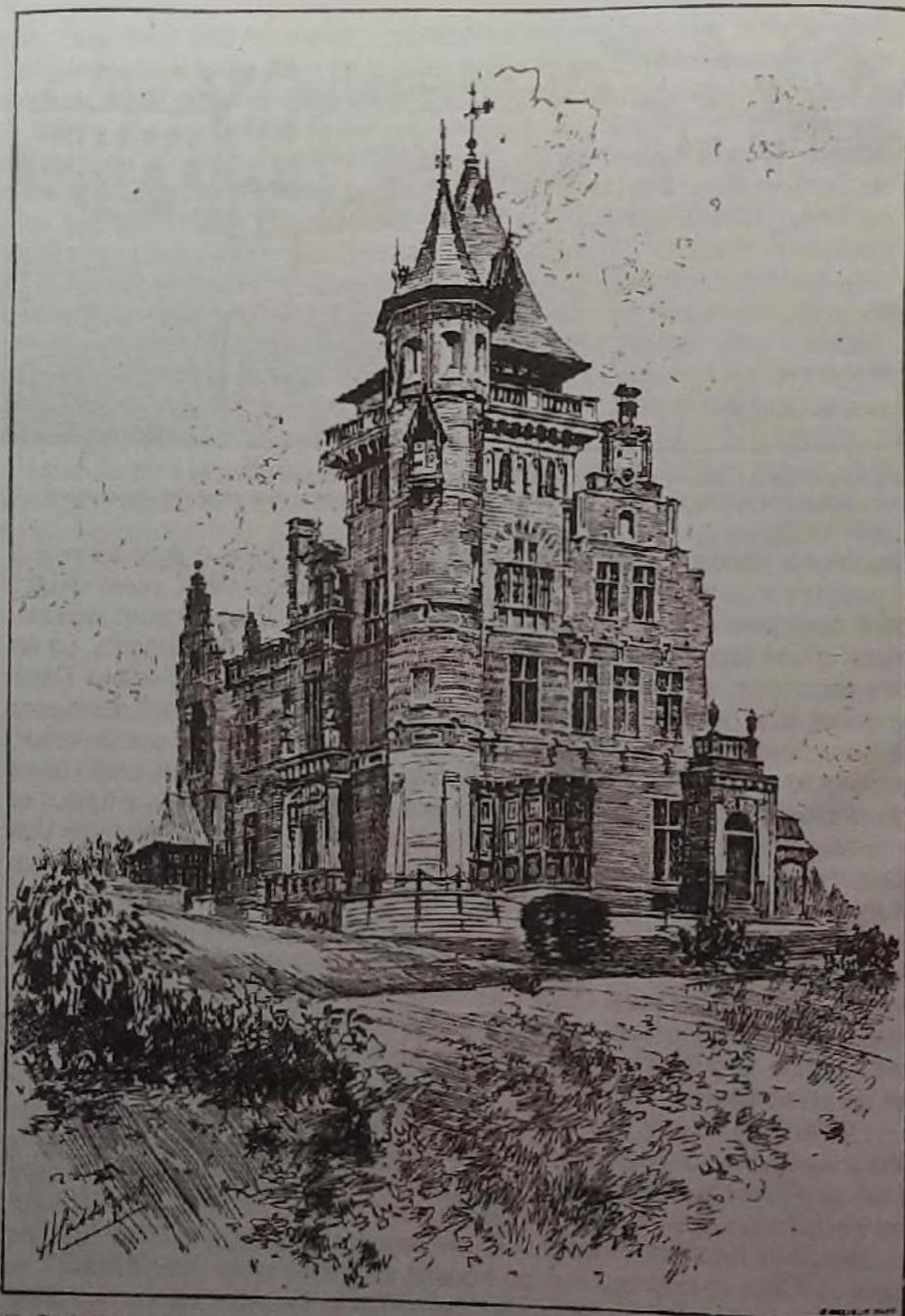


LA BARRIÈRE DE VLEURGAT ET LA MAISON DU ROI (HAËRE MAJESTEITS BARREIREHUYS)
Situé à la Barrière de la forêt, Vleurgat est un endroit qui a tenu un rôle important dans les annales brabançonnes

des motifs variés (santé, calme, vacances, etc.) d'avoir une résidence à la périphérie du bois et on peut dire qu'il était ceinturé de villas, styles divers, dont quelques rares exemplaires existent encore, et qui étaient dénommées d'une façon naive qui dénotait le bonheur de leurs habitants. La fin des vacances, ou l'hiver, s'annonçaient par la fermeture des volets. Dans le genre était citée la villa Charles-Albert (auquel les autochtones donnaient le nom pompeux de "château"), du nom du propriétaire et constructeur, architecte et peintre de talent (voir illustration). Cette habitation a fait l'objet du déplacement (ou de l'excursion à Boitsfort) de Bruxellois nombreux et intéressés. La demeure, fut occupée par feu l'ancien Premier Ministre Van Zeeland. A mentionner également à ces périodes l'existence d'un folklore auquel on pourrait donner le nom de "coutumier". - Le tramway 90 (Melsers-Bois), saison d'été wagons ouverts, était le moyen de locomotion des familles venant de Schaerbeek, St-Josse-ten-Noode, Evere (et plus loin), lequel était pris d'assaut durant les week-ends, c'était une porte ouverte sur la nature, sur le vert, sur le feuillage (la S.T.I.B. a remis ces voitures en fonction, à certains moments, au départ de l'ancien dépôt de Woluwé et en direction de Tervueren).

La tradition voulait, pour ceux qui ne se déplaçaient pas à l'occasion de leurs vacances, de respecter l'excursion de Pentecôte et de l'Assomption. L'on se rendait joyeusement en groupes, victuailles au côté, se rencontrant au tram, lequel était galement pris d'assaut (au propre comme au figuré) - Moments heureux, procédant d'une conception de choses différente de celle actuelle et pourtant l'on se trouvait en pleine crise économique - insouciance due à l'ignorance des événements funestes futurs - humaine normale, pourrait-on dire. - Il y aurait encore des domaines nombreux à

aborder pour décrire le rôle du Bois de la Cambre, ce lieu fréquenté par nombre de gens qui, parfois, l'apprécient, mais approfondissent fort peu



Van der Haeghe, 1888 (voir page 358)

ce qu'il représente réellement — Sait-on, par exemple, qu'il a existé au sein de la section pédestre du T.C.B. (dissoute à l'heure actuelle ; il est question ici des années 20, 30 et jusque peu après 1950), un groupement, bénévole, mycologique ? Composé de membres assidus, les intéressés connaissaient les endroits favorables aux "ronds de sorcières" (expression folklorique pour désigner l'endroit d'apparition des champignons). Prenant rendez-vous bien avant l'aube, soit à l'extrémité de l'avenue Louise (anciens petits bâtiments de l'octroi, pour le Bois de la Cambre), soit à l'Espinette Centrale (pour la forêt de Soignes ; ils y étaient menés par le tramway électrique W (Waterloo-Wavre) — certains, saison propice, pour se trouver sur place au moment opportun, n'hésitaient pas à camper, passer la nuit...), pour cueillir et pouvoir se confectionner, chez eux, leur plat favori ! Il est vrai qu'il s'agissait de pédestriens et campeurs convaincus et outillés. Le genre doit avoir fortement diminué en nombre... A noter qu'il est défendu de camper en forêt, mais ils connaissaient les futaies propices au recel de leur petite tente... Et ainsi bois et forêts sont le réceptacle et l'abri d'activités diverses, souvent insoupçonnées. Notons pour mémoire l'existence dans le Bois de la Cambre d'un chenil important de la Police de Bruxelles. La partie boisée située sur le territoire de la ville-pourrait-on dire-ou sur les communes qui lui sont limitrophes, remplit à l'heure actuelle surtout un rôle de détente, d'agrément, pour la population (promenades, installations sportives, pêche, culture artistique, comme à Rouge Cloître). Elle nécessite un entretien important, une surveillance active, une sylviculture suivie, cette dernière d'assez peu de rapport, vu le coût de la main d'œuvre. Anciennement il n'en était pas ainsi. Jusque dans les années 20 ont existé, chaus-sée de Waterloo (Bruxelles, Ixelles, Etterbeek) et plus loin, Rhode St.-Genèse (Espinette Centrale et Grande Espinette, avenue Brassine), Overys-sche, etc., des scieries et ateliers de menuiserie nombreux. Ils étaient alimentés par le bois de rapport, vu les proximités. Industries terminées, faut-il le dire. Tout cela fournissait un trafic, surtout hippomobile, qui a complètement changé d'aspect. Les moulins à eau de La Hulpe, de Linkebeek, et d'ailleurs, ont servi au travail du bois. Il a même existé toute une population qui en vivait. Près de Bruxelles, ces ouvriers résidaient surtout au Vivier d'Oie (lieu-dit à Uccle). Charbonniers (de bois), bûcherons (à la cognée), scieurs en long, toupilleurs, charrieurs, formaient là un agglomérat, presque une confrérie, qui constituait la clientèle bruyante des cafés des environs. Autres temps, autres moeurs... Tout un folklore verbal trouve ses origines en ces activités. Les habitants de Boitsfort étaient surnommés "de bessembinders" (les confectionneurs de balais), parce que beaucoup d'entre eux fabriquaient le genre de balais surtout utilisés par les services communaux de voirie ; rameaux secs et manche se ramassaient dans la forêt, proche. Ceux de Rhode St.-Genèse étaient traités de l'épithète de "Spaanderboeren", ou "paysans aux déchets de bois", et le fait est exact, ils pouvaient être vus, tôt le matin, encombrant les plates-formes du tram vicinal R (années 30), de sacs de jute remplis de petit bois qu'ils allaient vendre aux cafetiers et restaurateurs de la ville (de Bruxelles). Les poésies et fourneaux fonctionnaient encore à la houille et cette sorte de sciure (se-

chée durant de longs moments sous les appentis et dans les greniers) facilitait l'allumage. Venaient également les "Meubelkloppers", fabricants de meubles de peu de valeur, d'Alsemberg, ces petits artisans taillaient dans le bois de la forêt de menus jouets, des labourets et autres, lesquels ils allaient vendre, eux aussi, à Bruxelles. — Et l'on pourrait en dire autant pour les différents bois du Brabant roman. A Rixensart, à Rosières, on n'a pas manqué de tirer parti de la présence de la sylve, même encore, et parfois de nos jours. Pourquoi ne pas jouer de cette matière première lorsque son propriétaire y consent ? Confidences récoltées, durant la dernière guerre (en date...) des citadins nombreux, pour pallier au manque de combustible, sont très simplement retournés aux sources, empruntant la ligne de tramways des Espinettes pour aller ramasser du bois en Soignes ou aller à la cueillette des fruits sauvages. Ce qui précède amène à parler des travaux savants d'un professeur bruxellois (de fixation, non pas d'origine), ayant exercé à l'Athénée de la ville dans le domaine des Sciences Naturelles, jusqu'au début des années 30.

Isidore Teirlinck (père du fonctionnaire provincial et littérateur flamand Herman Teirlinck, de certaine notoriété) est l'auteur d'un recueil traitant (en langue flamande), sous un volume important, du folklore botanique en notre pays, relevant donc également ce qui concerne l'arbre. Mis à part un exemple français, il s'agit d'un travail unique pour l'Europe, par la somme de connaissances qu'il révèle, l'amplitude et les déductions qui lui sont inhérentes, et par le grand apport de détails en tous domaines qui y fourmillent.



L'entrée du bois de la Cambré, d'après Ch. Tromper.
L'illustration européenne, 17 août 1872. Voir "LE BOIS DE LA CAMBRE"

Cet ouvrage, intitulé "PLANTLORE", a été édité à Anvers milieu des années 20 et est devenu une rareté bibliophilique, peu connu même des spécialistes. L'auteur y développe une science botanique consommée, lui rattachant tout ce qu'il a pu recueillir concernant le comportement humain vis-à-vis des plantes (et des arbres, bien entendu) durant des décades nombreuses, ceci avec un luxe de précisions témoignant d'une patience inépuisable. A titre de digression, le chapitre traitant de la "mandragore" (au moyen-âge, plante recherchée par les sorciers) est une révélation véritable, il est, probablement, seul à l'avoir traité de cette façon. I. Teirlinck examine, décrit l'arbre, avec amour ; par des aperçus nombreux il fait ressortir la place importante qu'il détient dans la nature, surtout pour et de par le comportement humain, citant des observations dont on ne voit pas d'exemple ailleurs. On pressent que l'écrivain est un rural déraciné, et, effectivement, il est né bien avant 1914 à Segelsem, petite localité villageoise de Flandre Orientale qui a longtemps conservé ses caractères originels. Tout provient de quelque part, en voilà encore un bel exemple. Son œuvre, assez peu connue, dépasse de loin, et par une analogie relative, celle de J. Chalon "Les arbres fétiches de la Belgique" (Anvers-1912), recueil plutôt topographique et peu documenté, d'un apport restreint. Pour en revenir, et en terminer avec "Plantlore", voilà un livre qui, indépendamment de son étallement folklorique, rejoint les plus hautes idées philosophiques, dans lequel l'arbre est mis en valeur de magistrale façon, comme il a été reconnu scientifiquement, il mérite de l'être, et malgré les traitements dont il est l'objet parfois. A l'occasion de randonnées forestières, il est aisé de se rendre compte de la majesté de ce beau végétal. Abattu, mettant à nu son cœur déchiré, il est possible d'évaluer, approximativement, le nombre d'années qu'il a fallu pour le mener au point auquel on le voit. Variable selon les essences, les cercles concentriques de sa pulpe indiquent son âge : certains mettent 2 ans, 5 ans, voire 10, à se former. Ce géant, surtout du point de vue économique, mérite mieux que le pourrissement ou la fin par les insectes xylophages, comme c'est trop souvent le cas, il est une richesse véritable pour celui qui le possède. Vers le milieu des années 20, à l'initiative d'un auteur-poète patoisant wallon, Colson, namurois (si la mémoire est fidèle) enthousiaste et passionné, une fête de l'arbre fut célébrée, honorée de la présence de hautes personnalités. En des régions différentes du sud du pays, elle fut suivie quelques années durant. On y déclama des vers, on y récita des poèmes, qu'en est-il advenu ? Il est à souhaiter qu'elle ait perduré, juste hommage rendu à une entité belle, vivante, réelle. Ainsi bois et forêts en Brabant wallon remplissent une tâche dont on mesure malaisément la portée, mais dont la moindre n'est peut-être pas — aspects les plus visibles — de servir de lieu d'ébat à une jeunesse saine, ou d'apporter de l'ombre à l'âge avancé qui se repose sous ses frondaisons.

Les numéros 267-268, du "Brabantse Folklore" contiennent les articles suivants :

Themanummer: **Gastronomie en toerisme in een historisch perspectief.**

Leo Van Buyten, **Woord Vooraf**

ETEN EN DRINKEN

Liliane Plouvier

De "Belgische" keuken in de vroege middeleeuwen

Anton Ervynck

"Als ghy stove wit scaepclauwen in een telle." Dierenbeenderen als laatste getuigen van middeleeuwse maaltijden.

Lutgarde Swaelen

Chocolade, een culinaire geschiedenis.

Henri Vannoppen

Eet- en drinkgewoonten in Midden-Brabant van 1790-1990.

REIZEN

Bart De Groot

Zuidnederlandse reizigers in Zuid-Italië (17de - 18de eeuw)

Mieke Merlens, Bart Stoffels & Leo Van Buyten

De reizigers van de paspoorten: documenten voor de studie van het reizen. Antwerpen, Brussel en Luven, 1773-1796.

MEDEDELINGEN

Julius Cresens

Sorbets, ijs en ijskelders

Leo Van Buyten

De Ijskelder van het Heuvelhof

R. Borremans

Halse bakkerskunst van vroeger

Patrick Traet

Een historische maaltijd

LEESTAFELNIEUWTJES

Ria Jansen-Sloben

De keuken van de late middeleeuwen